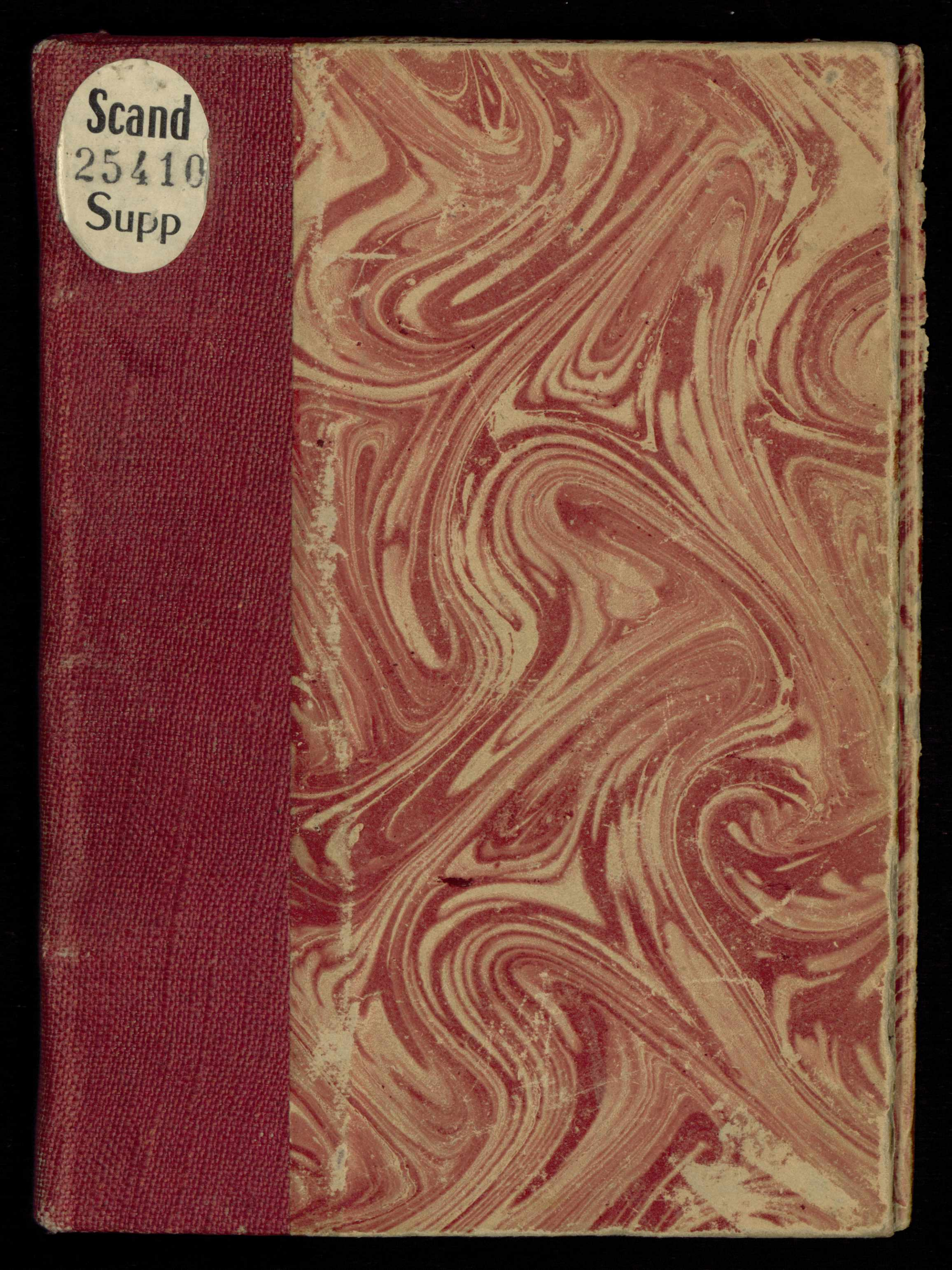
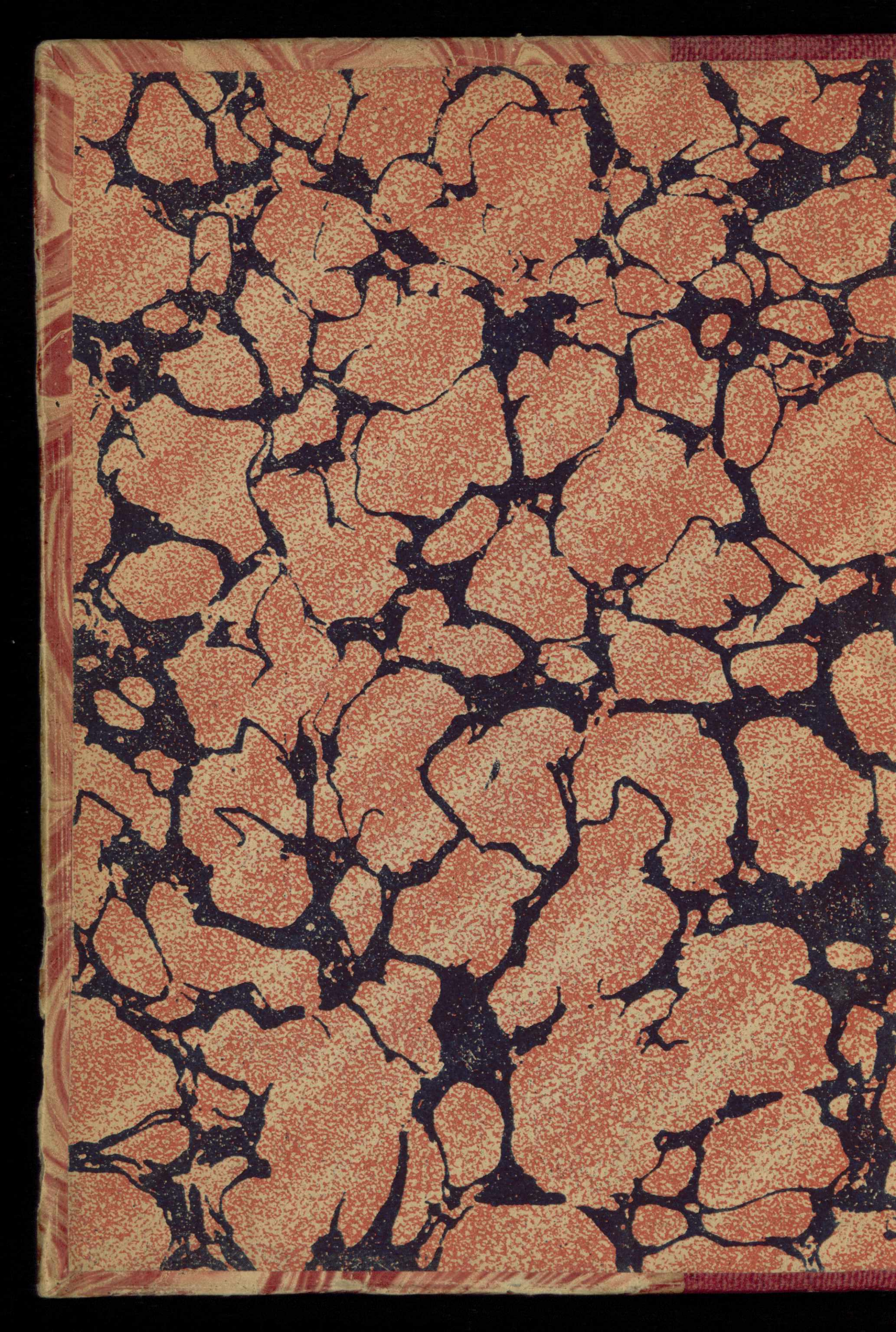
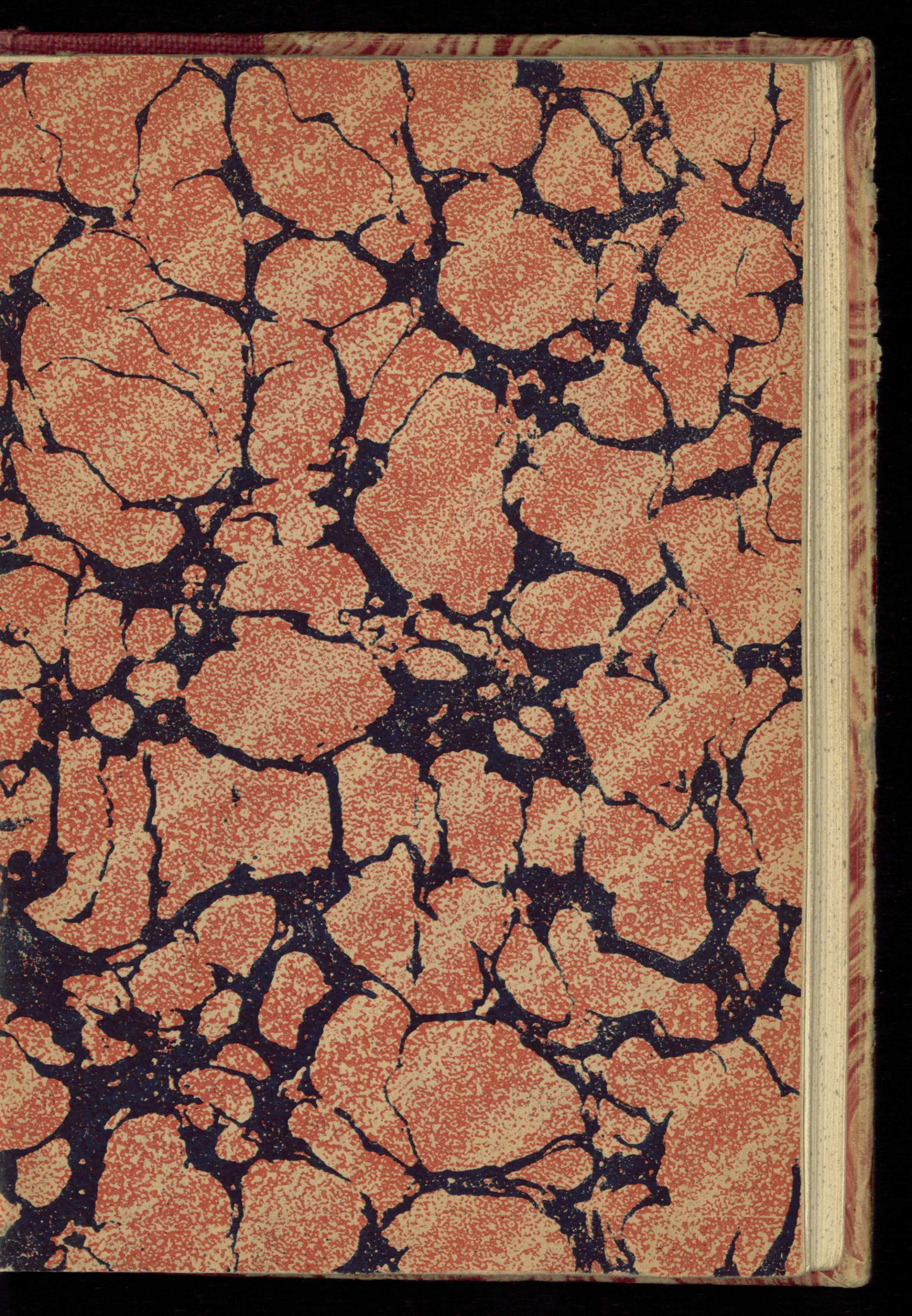
CHARCOT

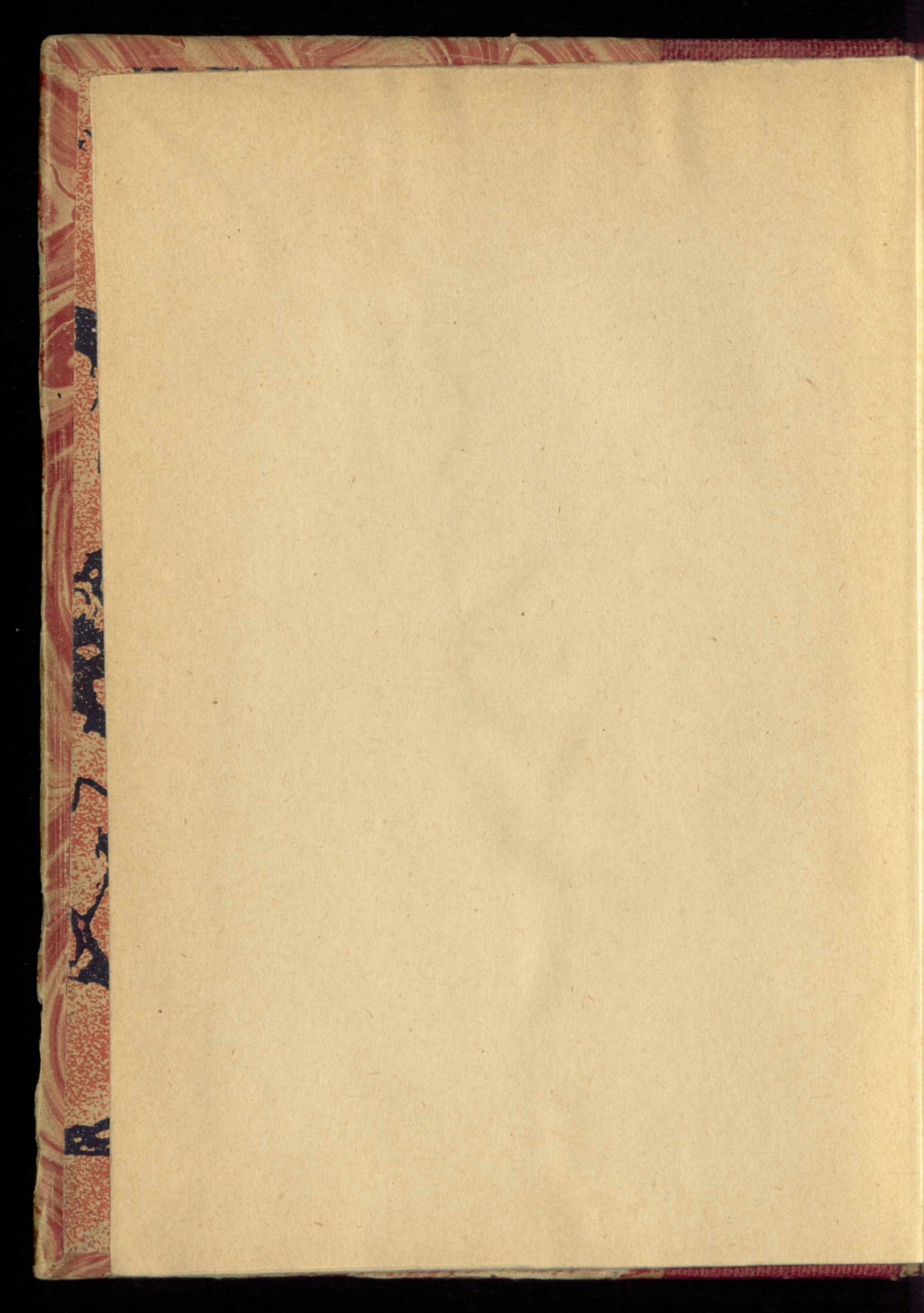
VOYAGES AUX ILES FEROË

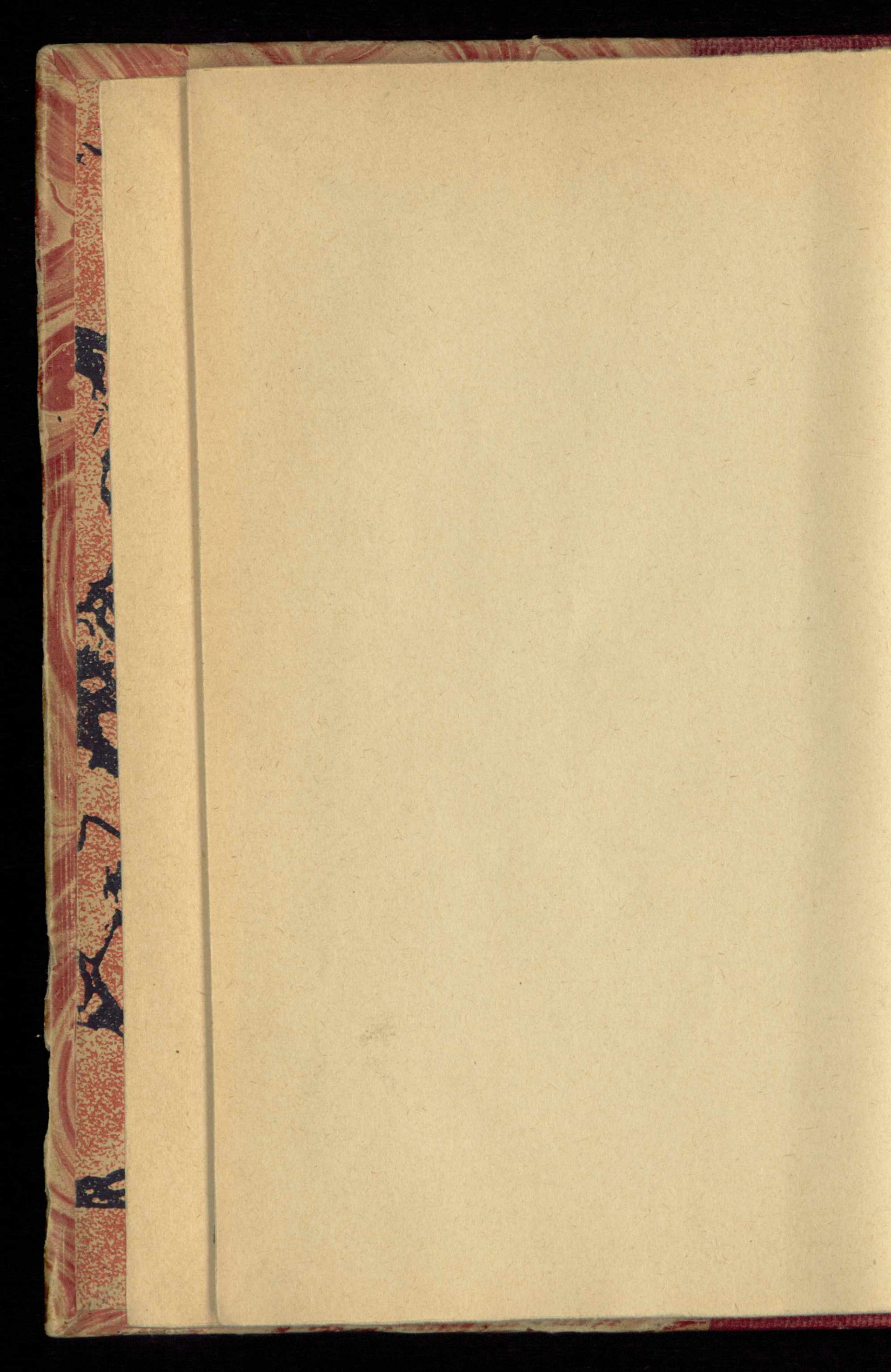



Scand
25410
Supp



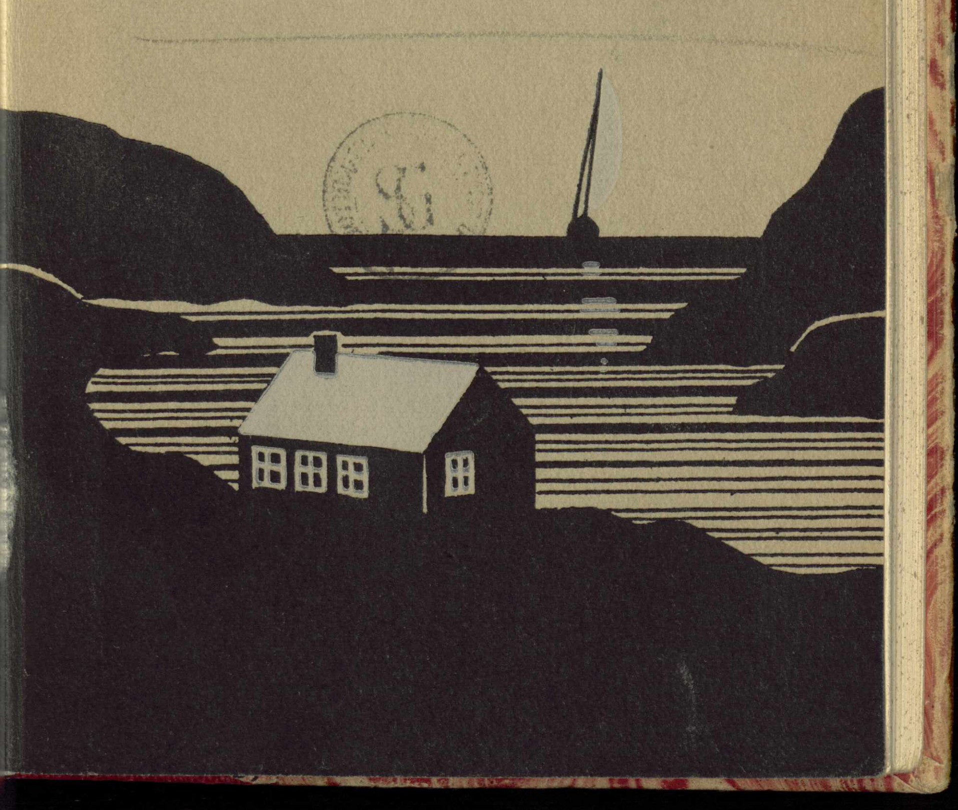


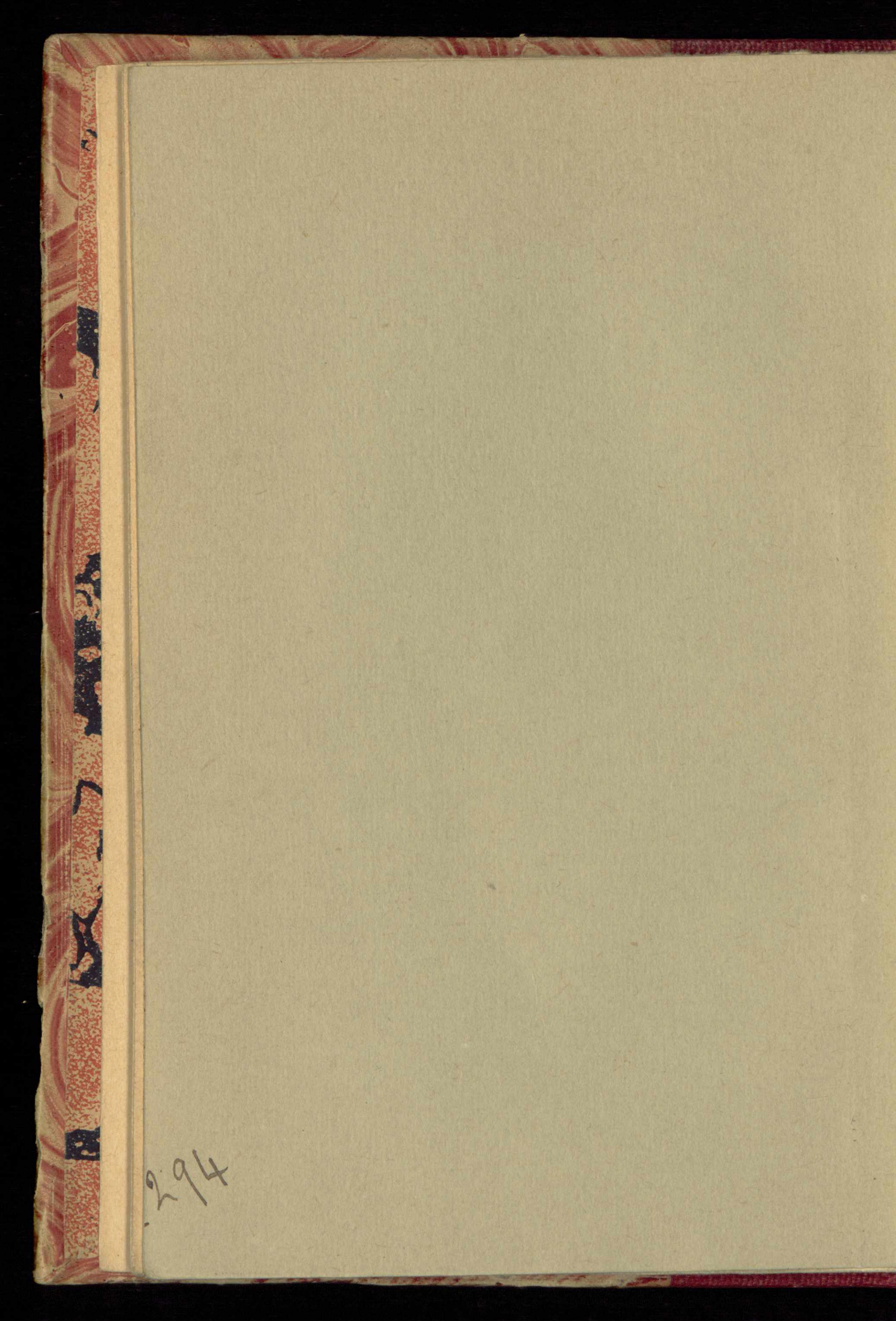




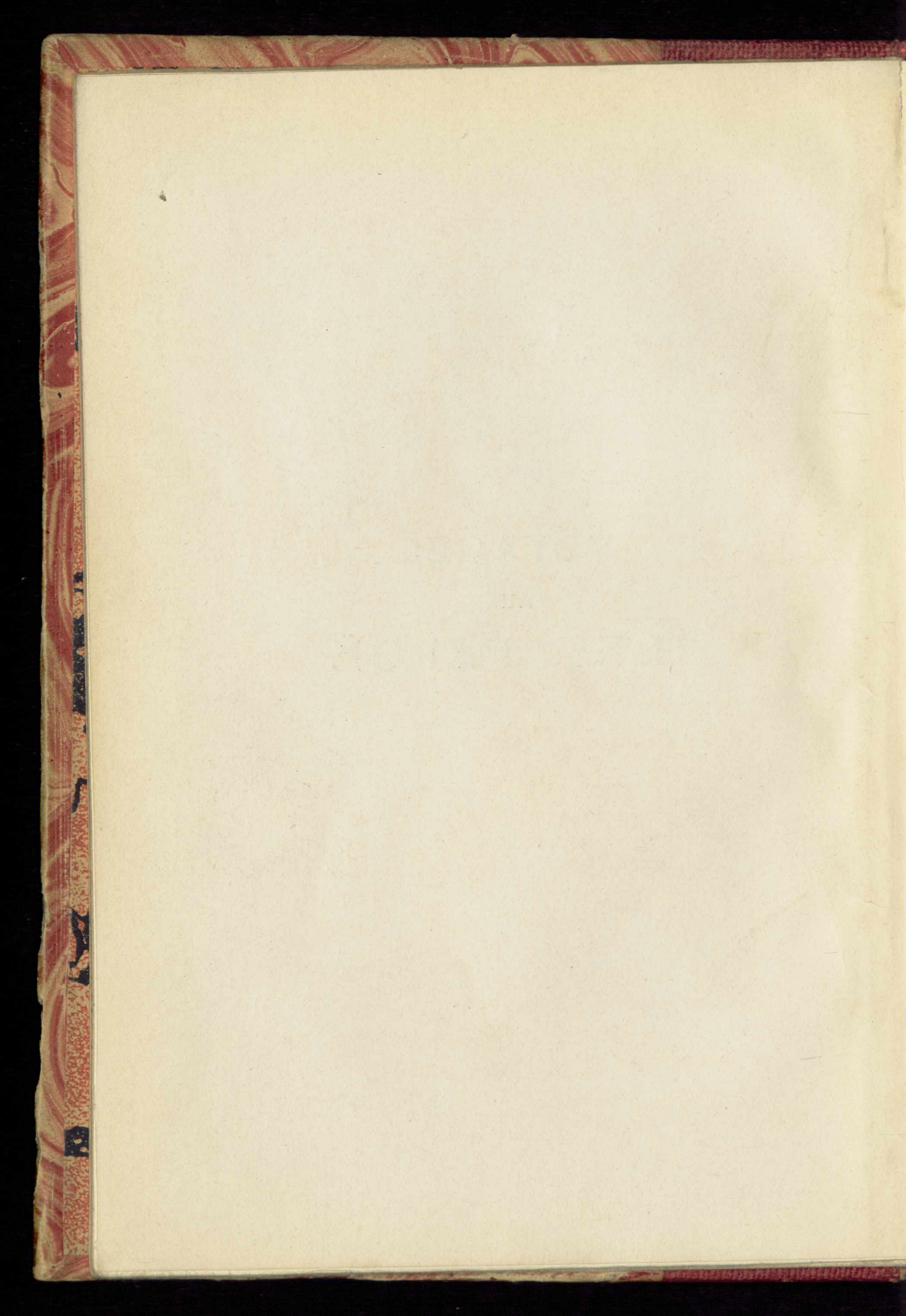
JEAN CHARCOT

VOYAGES
AUX
ILES FEROË




294

VOYAGES
AUX
ILES FEROË



JEAN CHARCOT

VOYAGES
AUX
ILES FEROË





PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
17, RUE JACOB (VIe)

1934

AVANT-PROPOS

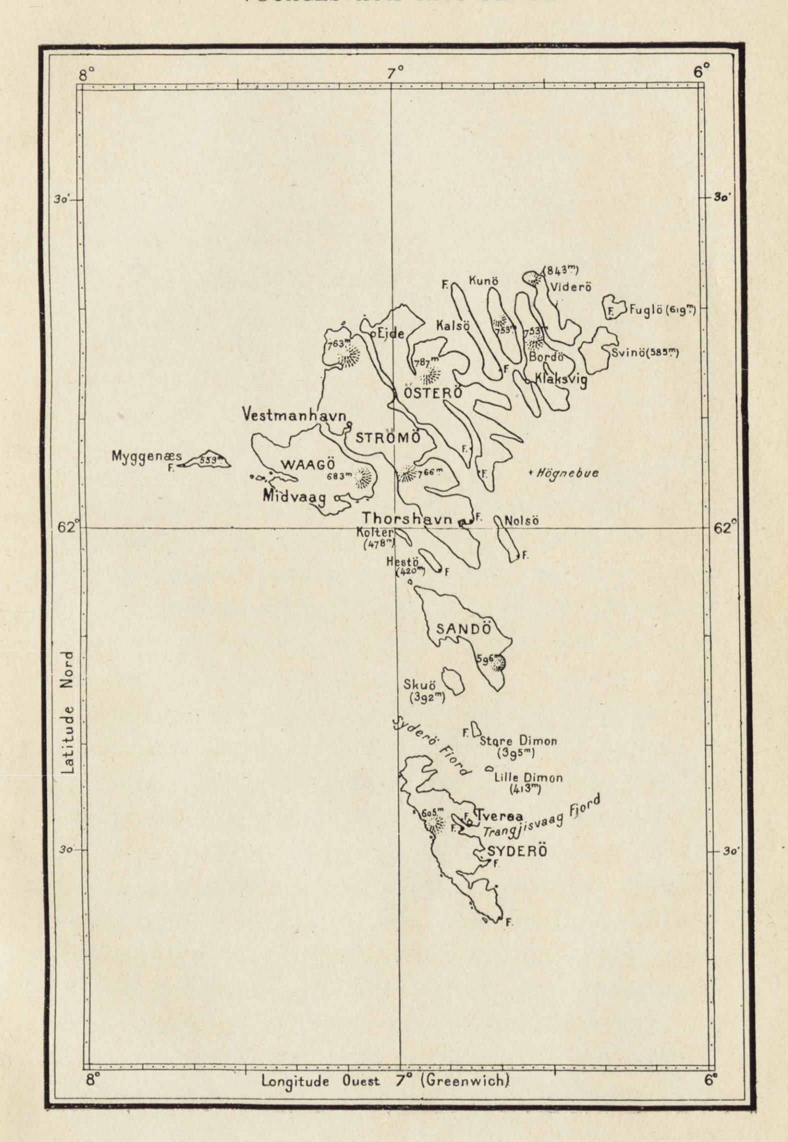
Les croisières arctiques, qu'organisent avec succès les grandes Compagnies de navigation, emmènent chaque été les touristes vers des contrées réputées jusqu'alors inaccessibles et, en tout cas, non-fréquentées. Parmi les étapes de ces voyages rapides, mais faciles et luxueux, une des plus frappantes est certainement l'archipel des Féroë. Se dressant dans une des régions les plus tourmentées du globe, ces îles, perpétuellement balayées par les dépressions atmosphériques, sont restées jusqu'à nos jours dans un isolement complet. Si la généreuse administration du Danemark a procuré aux Féringiens toutes améliorations possibles à leur sévère existence et facilité les échanges avec le monde extérieur, ils n'en doivent pas moins compter avant tout sur eux-mêmes. Leur vie, qui est une lutte perpétuelle contre les éléments, n'est guère modifiable, pas plus que le sol de leur farouche et grandiose patrie. Vieil habitué de cet archipel, j'ai pu constater, tout en me réjouissant des adoucissements apportés d'année en année par la science moderne, que les caractères propres de la race demeuraient intacts, que cette race, elle-même, subsistait sans mélange, et que ses qualités comme ses méthodes,

inhérentes aux lieux qui les façonnèrent, gardent encore leur pureté originelle.

La première visite, et la plus longue, que j'aie faite aux Féroë remonte à 1901. *A cette époque, un tel voyage, à bord d'un petit bateau, était un fait assez rare et même unique dans les annales de la navigation de plaisance. J'avais donc soigneusement noté, au jour le jour, mes aventures, mes impressions, et les données recueillies sur place. En les relisant, je m'aperçois qu'elles reflètent assez fidèlement la physionomie si particulière et, comme je le signalais plus haut, immuable de ces îles. D'autre part, la littérature qui s'y rapporte est mince, surtout en ce qui concerne la langue française, pour la bonne raison qu'aucun Français n'a dû y séjourner. Il se peut ainsi que le journal de bord, sans aucune prétention littéraire du jeune homme que j'étais, soit de quelque utilité aux passagers des grands paquebots, qui passent trop vite entre les magnifiques pyramides basaltiques pour en garder autre chose qu'une inoubliable mais fugitive vision.*

J. B. Charcot.

Avril 1934.


8°
7°
6°
30'
62°
Latitude Nord
Longitude Ouest 7° (Greenwich)
Kunö
Viderö
(843m)
Fuglö (619m)
Svinö (585m)
Kalsö
Ejde
Bordö
Klaksvig
ÖSTERÖ
Vestmanhavn
STRÖMÖ
Myggenæs
WAAGÖ
Midvaag
Högnebue
Thorshavn
Nolsö
Kolter (478m)
Hestö (420m)
SANDÖ
Skuö (392m)
Syderö Fiord
Store Dimon (395m)
Lille Dimon (413m)
Tverea
Trangjisvaag Fiord
SYDERÖ

VOYAGES AUX ILES FEROË

En route vers le Nord
(1901)

Après avoir préparé un voyage sur les côtes d'Espagne et du Maroc, je partais, le 16 juillet 1901, pour les Iles Féroë. Il est difficile d'expliquer cette brusque volte-face, aucune raison primordiale ne m'y engageant. Des mobiles scientifiques, le manque de renseignements précis sur ces régions, l'attrait de l'inconnu m'y déterminèrent.

Je naviguais alors sur une goélette à voiles de 109 tonneaux qui s'appelait déjà *Pourquoi-Pas ?* et que je commandais seul. Mon équipage se composait de sept hommes, plus un cuisinier et un domestique dévoué. J'avais pour compagnons un vieil ami de ma famille, responsable de ma passion pour les bateaux en m'initiant à la navigation sur le lac du Bois de Boulogne quelque vingt-cinq ans auparavant, un joyeux et inséparable camarade, le Dr Fauvelle, un jeune cousin, Émile, âgé de 13 ans, enfin, naturellement, un chien, petit caniche bâtard, l'enfant gâté du bord.

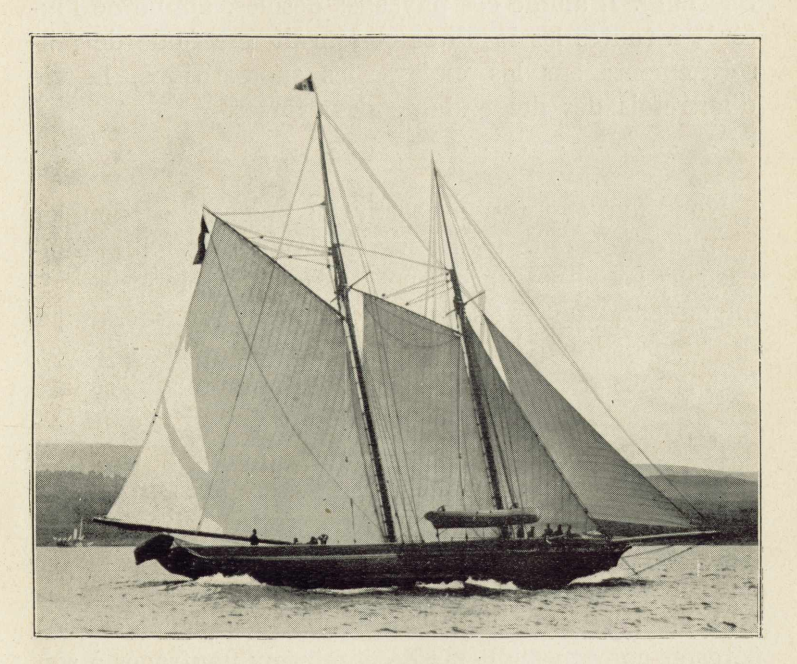
Préludant aux itinéraires actuels des croisières nor-

diques nous longeâmes la côte Est d'Angleterre et remontâmes le Firth of Forth jusqu'à Édimbourg. Après deux jours consacrés à la ville, nous repartions vers les Shetland. Le 1er août nous mouillions dans la rade de Lerwick, non sans avoir essuyé coup de vents et brume.

Je passe sur notre séjour aux Shetland, bien que le mauvais temps persistant nous ait laissé le loisir d'en visiter tout au moins une partie, car il y a 85 îles dont 30 sont habitées. Elles sont séparées par des bras de mer étroits et découpées par des fjords profonds qui prennent le nom de Voes. Les côtes sont en général formées de falaises escarpées et pittoresques, tantôt colorées en rouge, tantôt d'une teinte noire sinistre. A l'intérieur du pays, des collines vertes succèdent à des collines vertes où paissent des moutons à la fine laine ; les tourbières alternent avec de grands lacs. Les villages sont propres, les maisons blanchies à la chaux, basses et surmontées d'un toit en chaume arrondi, maintenu par de fortes tresses. Les habitants, affables et vigoureux, diffèrent beaucoup du type anglais ; il est certain que leurs ancêtres furent des Celtes, de la famille des Pict. C'est en 1468 que les Shetland furent annexées à l'Écosse ; en 1588 quelques navires de l'Invincible Armada y firent naufrage et l'on suppose que ce sont ces naufragés Espagnols qui ont appris aux indigènes à tisser les remarquables châles de laine qui sont une industrie célèbre de leur pays.

La capitale, Lerwick, n'existe que pour et par la pêche du hareng. La rade, magnifique, est remplie de bateaux anglais, hollandais, allemands, belges, norvé-

giens et danois : quant aux français, bien qu'ils viennent pêcher en grand nombre dans ces parages, il est fort rare qu'ils touchent aux Shetland. Nous y avons cependant rencontré le garde-pêche *Sentinelle*,



La goélette *Pourquoi pas ?*

dont le Commandant, Pilote Le Mée, rendait de tels services aux pêcheurs de toutes nationalités que, grâce à lui, notre pavillon était devenu pour eux l'emblème des secours désintéressés. Ceci nous valut des ovations dont nous cherchions la cause...

Le 8 août, à 3 heures du matin, nous appareillions, quittant presque à regret ces îles curieuses, rendues plus attrayantes par la connaissance du « Pirate » de Walter Scott qu'il faut avoir lu quand on va aux Shetland. Il anime ces paysages désolés, donne de l'intérêt à toutes les localités et fournit une foule de renseignements sur les mœurs, les superstitions, la vie d'autrefois des descendants des Norses.

. . . .

Nous louvoyons pour sortir de la passe et doubler Sumburgh Head. Cette navigation est rendue difficile par les bancs de brume qui nous enveloppent fréquemment, cachant la terre et nous faisant craindre des abordages avec les nombreux bateaux de pêche. Enfin nous donnons dans le Trou, passage qui sépare Sumburgh Head de l'île Fair. Cette île, située à mi-distance entre les Orcades et les Shetland, est, par temps clair, comme une énorme balise très utile aux navires, mais, par les temps de brume, si fréquents dans ces parages, elle est fort redoutable : entourée de violents raz de marée elle n'offre que des côtes inhospitalières, continuellement battues par les tempêtes, et compte d'ailleurs de nombreux naufrages à son actif, malgré ses deux phares et sa sirène de brume...

Nous faisons route au N. 35° O., directement sur les Féroë. A 8 h. 30 nous passons tout près de l'île Foula, impressionnante avec sa falaise à pic de 400 mètres de hauteur au sommet de laquelle s'accrochent des nuages.

Le 9 août à 4 heures du matin, nous avons parcouru

62 milles depuis l'île Foula, mais, à 10 heures le vent calmit, la houle est très grosse et nous faisons peu de route. A 4 heures, pluie abondante et brume ; enfin à 19 heures, la brume se dissipe et nous apercevons les Féroë, l'île de Naalsoë un peu au vent à nous.

Au mois d'août, le soleil se couche à cette heure-là.



Le vieux Thorsavn.

La brume, qui ne quitte presque jamais ces îles, accrochée aux montagnes, reliait entre eux les sommets et il semblait que ces vastes pyramides tronquées fussent d'énormes colonnes noires destinées à supporter le ciel. Entre ces pyramides, s'ouvraient les fjords, les uns à l'Ouest, rouges comme un brasier ardent, illuminés par le soleil couchant,les autres d'une teinte bleue

métallique invraisemblable, éclairés par la lune qui se levait. Et, ce bleu et ce rouge faisant paraître le ciel encore plus gris et les montagnes plus noires, venaient, irisant la surface des eaux, se confondre et se perdre dans la pleine mer.

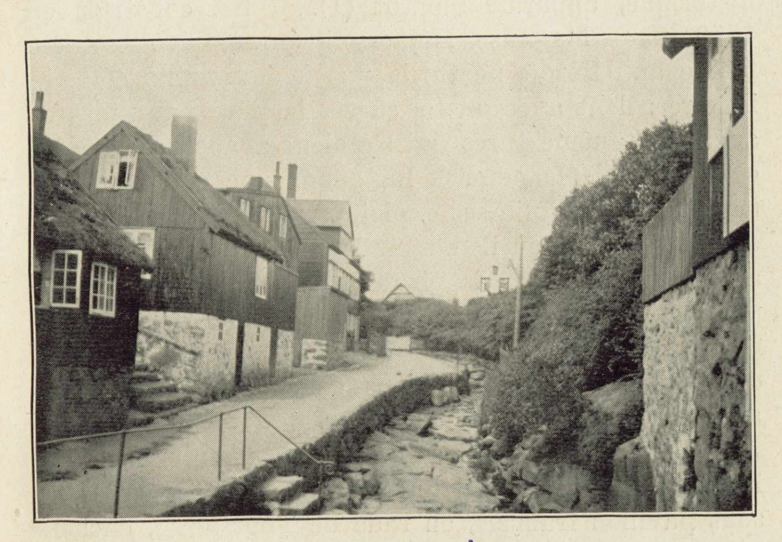
Nos hommes, dont aucun ne connaissait ces îles, bien qu'habitués aux grands spectacles de la nature, regardaient, un peu angoissés ; on pouvait facilement se figurer les navigateurs d'antan, se demandant si ce n'était pas là l'extrême limite du monde, peut-être la demeure du Kraken, monstre légendaire du Nord, poisson formidable à tête de cerf muni d'énormes tentacules.

Quant à nous, notre impression, devant ces îles désirées depuis si longtemps et nous apparaissant soudain dans cet imposant et formidable décor, sera à jamais inoubliable ! Enfin, c'étaient donc elles ! Dans quelques heures, nous allions y débarquer malgré les brumes persistantes, malgré les calmes contrariants, malgré les mauvais temps répétés, malgré les prédictions d'un amiral qui, deux jours avant notre départ, me soutenait que nous n'y parviendrions pas !...

Nous louvoyons contre la marée jusqu'à 2 heures du matin, le 10 août, pour donner dans le Naalsoë fjord qui passe entre l'île du même nom et la grande île de Stromoë. L'île de Naalsoë ou « île de l'Aiguille » est ainsi appelée parce que, longue et étroite, elle est percée de part en part à son extrémité Sud par un long tunnel où l'on peut passer en embarcation par beau temps.

A notre arrivée dans le fjord, la mer était calme et

bleue comme la Méditerranée, et les montagnes de basalte noire étalaient leur gazon abondant et vert, coupé par les nombreuses cascades qui se précipitent dans les fjords. C'est un spectacle à la fois sinistre et riant que celui de ces montagnes dénudées, rochers



Une rue de Thorsavn.

terribles, falaises verticales de plus de six cents mètres de hauteur, mais qui, partout où un peu de terre peut séjourner, se drapent d'un admirable gazon vert émeraude où paissent des centaines de moutons sauvages ! Puis soudain, un banc de brume enveloppe le tout pour se dissiper bientôt, laissant, petit à petit, deviner la silhouette des terres, rendues plus formidable encore à travers le voile gris et humide. Cette première im-

pression, nous devions la ressentir durant tout notre séjour aux Féroë et encore plus vivement sur la côte Nord, bien plus élevée, plus sauvage et plus déchiquetée.

Le petit fort de Thorshavn, qui n'a plus qu'un intérêt historique, apparaît bientôt (1). Il fut construit en 1550 par Magnus Heinessen qui, arrivé comme moine aux Féroë, ne tarda pas à devenir un corsaire illustre : il fit avec un tel succès la chasse aux pirates anglais et même turcs qui s'étaient avancés jusque-là, que le roi de Danemark lui donna une corvette avec laquelle il multiplia ses exploits. Enfin, à la suite d'un combat brillant où ils eurent le dessous, des flibustiers anglais l'accusèrent de piraterie et on le pendit à Copenhague en 1589. Peu de temps après, il fut réhabilité. Magnus Heinessen est resté populaire et, le dimanche soir, les Féringiens cadencent leurs danses avec des chants en son honneur.

A ce fort se rattache encore le souvenir de l'acte inqualifiable d'une frégate anglaise qui entra, en 1803, sous pavillon français, en rade de Thorshavn, encloua les quatre canons et emmena prisonniers 24 malheureux pêcheurs ! Aujourd'hui, les deux pièces restant au fort ne servent plus qu'à célébrer la fête du roi.

Encore une bordée et, au tournant d'une falaise, la petite ville de Thorshavn, ornant le fond de deux petites baies séparées par un promontoire étroit, apparaît. Les maisons goudronnées ou peintes en rouge ou en jaune, serrées, grandes et petites, les unes contre

(1) Les travaux du nouveau port l'ont fait disparaître.

les autres, surprennent, avec leurs fenêtres encadrées de blanc et leurs toits faits de mottes de gazon frais et touffu. L'église, également en bois, toute blanche, surplombe la ville, faisant pendant à la maison du gouverneur, la seule construction en pierre. Les arbres de deux ou trois jardins, étant les seuls de l'archipel, n'en semblent que plus délicieux (1). Deux cascades, traversant Thorshavn, viennent se jeter dans ces deux baies, où s'ébattent des canards au milieu des longs canots étroits, de formes élégantes, avec leurs extrémités pointues et artistement relevées.

Nous mouillons en rade, aussi près de la ville que possible, entre un vapeur norvégien et un petit voilier. Bien que fatigués par une nuit passée sur le pont, excités par la joie d'avoir touché à notre but et émerveillés du décor qui nous entoure, c'est en vain que nous essayons de dormir ; finalement, nous profitons du beau soleil pour faire quelques photographies.

Fero, Fare, Farro, Farroar, Foeroë, Faeroë, Faroër, Foeroer, Faeroae sont toutes les façons dont on trouve écrit le nom de cet archipel. Les uns prétendent que Faer-oe vient de far, faar, qui, en scandinave, signifie brebis, d'où île des brebis ; d'autres, de fioer, fiaru, éloigné, d'où îles lointaines. La terminaison oe, oar, signifie île.

Doit-on voir dans ces îles les Électrides ou Glessariaœ insulaœ décrites par Pline ? Cela est peu probable, car il semble que le mot seul ηλεκτρον se rapporte aux îles de la Baltique, sur les côtes desquelles on trouve

(1) Il y en a maintenant de très nombreux, entretenus avec soin.

de l'ambre. On y place également l'Ultima Thule des légendes située par d'autres auteurs aux Shetland, ou en Islande. Avec le Dr Labonne, en lisant le texte et la description de Strabon, il nous semble cependant que l'Ultima Thule ne peut guère être qu'en Norvège. Par contre, il est vraisemblable que ces îles représentent l'ancienne Frislande des deux Zéni, que l'on retrouve sur certaines mappemondes et dont la prétendue submersion a vivement préoccupé les géographes.

On a supposé que les Féroë furent visitées de bonne heure par les pirates normands qui y apportèrent des moutons pour se créer un centre de ravitaillement ; mais, en général, leur découverte est attribuée à un pirate norvégien ou suédois, Flocke, qui, en 861, y trouva déjà, en effet, de grands troupeaux de moutons. Les « Foereyniga Saga » du professeur C. C. Rafu racontent que Grim Kamban, fuyant la tyrannie de Harald Haarfager ou Hárfagri, débarqua avec plusieurs familles aristocratiques de Norvège et fonda la ville de Thorshavn ou ville du dieu Thor, au IXe siècle.

Harald Haarfager prétendait épouser la belle Gilda, fille d'un roi ; mais celui-ci ne voulait accorder son consentement qu'à un grand conquérant, et Harald, pour l'obtenir, conquit la Norvège, royaume de son beau-père, dont il devint le seul souverain après la victoire décisive de Hafursfjord, en 872. C'est alors que les aristocrates Norses émigrèrent en masse, peuplant les Shetland, les Orcades, les Féroë et l'Islande. Ils firent ensuite des descentes en Norvège, mais Harald Haarfager parvint à les vaincre et rattacha ces îles

à la Norvège. Quelques auteurs prétendent que ce ne fut pas ce conquérant, mais le roi Hagen Adelsten. Les anciens Norses arrivèrent néanmoins à secouer le joug et restèrent indépendants jusqu'au XIVe siècle, époque à laquelle Magnus le Bon les asservit de nouveau.



Morues séchant sur les toits à Thorsavn.

Les Féroë devinrent danoises lors de la réunion du Danemark et de la Norvège, en 1380.

En 998, elles s'étaient converties au christianisme et vers la fin du XVIe siècle, avaient embrassé avec ardeur les doctrines de Luther. L'Angleterre occupa ces îles en 1807, mais les trouvant sans ressources commerciales elles les abandonna en 1814. Lorsque le Danemark,

par le traité de Kiel, céda la Suède à la Norvège, il se réserva le Groenland, les Féroë et l'Islande. Enfin, lors de l'annexion du Schleswig par la Prusse, beaucoup d'habitants de cette province vinrent aux Féroë pour échapper au joug allemand.

Les Féroë comprennent 26 îles, dont 17 seulement sont habitées. Le 62° latitude Nord les traverse et les partage en groupe Nord et groupe Sud. Leur configuration générale affecte la forme de bandes allongées dans la direction du N.-N.-O. au S.-S.-E. Elles sont séparées par des canaux étroits suivant la même direction et improprement appelées fjords ; elles présentent également de profondes baies qui, elles, méritent bien ce nom. C'est un pays essentiellement montagneux, hérissé de précipices. On ne peut en avoir une meilleure idée qu'en se figurant une chaîne de montagnes arides qui se serait enfoncée dans la mer et dont les sommets seuls émergeraient. C'est même probablement ce qui est arrivé. La hauteur de ces montagnes varie de 600 à 900 mètres, le plus haut sommet atteignant 913 mètres.

Elles sont d'origine volcanique, de formation trappéenne. On n'y rencontre pourtant pas le moindre vestige de cratère et il n'y a qu'une seule source d'eau chaude (19° à 20°). On n'y trouve d'autres arbres que ceux cultivés à grand peine dans quatre ou cinq jardins, ce qui est dû à la fois à la violence du vent et aux rapides changements de température.

Les falaises, du côté Nord surtout, sont extraordinaires, présentant des fronts escarpés de 300, 400 et même 714 mètres. Elles sont souvent déchiquetées, crevassées, percées de grottes, et il est impossible d'ima-

giner spectacle plus grandiose. On rencontre aussi, fréquemment, des colonnes de basalte aussi belles, sinon plus, que celles de la Chaussée des Géants en Irlande.

Les lacs, assez petits en général, sauf celui de Soorwaags dans Waagøe, sont nombreux et abondent en truites ; les sources, les torrents, les cascades coulent de tous côtés et on voit tomber dans la mer des chutes de 30 mètres de hauteur ! Toutes les villes et tous les villages sont situés sur le bord de la mer : on ne trouve pas une seule maison dans les terres, on se demande d'ailleurs ce qu'elles pourraient y faire. La population totale des îles est actuellement de 17.000 habitants (1) ; en 1801, elle n'était que de 5.265 ; en 1880, de 11.220 ; en 1890, de 12.955.

Le climat est particulièrement tempéré, grâce au Gulf-Stream. En hiver, la moyenne est de 3° et, en été, de 12°. En revanche il y pleut beaucoup et l'on pourrait presque dire que brume et Féroë sont synonymes. Il peut y avoir quelques semaines de très beau temps, mais il n'y a guère de pays au monde où le mauvais temps soit aussi violent : le vent y atteint une force vraiment incroyable. La mer, si elle n'est pas soulevée par le vent, l'est tout de même par les raz, nombreux autour des îles, et qui rendent la navigation souvent dangereuse.

Un trapp noir alternant avec des couches de tuf trappéen, telle est la structure uniforme des Féroë. Mais la mince couche de terreau meuble qui se forme à la surface est enlevée par le vent, de sorte que la culture

(1) Elle dépasse maintenant 20.000.

est très faible dans ces îles. Néanmoins, on y cultive avec ardeur quelques petits champs et on y fait pousser de l'orge, du blé, du seigle, des pommes de terre, etc. Partout où il y a un peu de terre, le gazon croît d'une façon vraiment extraordinaire et, couvrant d'immenses étendues de son manteau vert, donne un aspect absolument particulier à ces contrées.

Les poissons, les oiseaux y sont en nombre considérable et nous aurons à en reparler. A terre, on trouve des moutons qui vivent à l'état sauvage et jouent un grand rôle dans le pays. On trouve également quelques vaches, des poules, des canards, très peu de chevaux (plus petits que ceux des Shetland), des lapins et des lièvres importés depuis peu, des chats en quantité (dont une race un peu spéciale), quelques chiens, etc.

Les quatre grandes villes des Féroë sont : Thorshavn, Westmanhavn, Klaksvig et Trangisvaag. Thorshavn a un milier d'habitants, les autres de 300 à 500 (1). Le commerce consiste en poisson, surtout la morue, en huile de baleine ou de dauphin (delphinus globiceps), enfin en plumes d'oiseaux. Les Féringiens sont tous pêcheurs, chasseurs et cultivateurs : ils vivent de poissons, d'oiseaux de mer, de viande de mouton et des rares produits de leurs petits champs.

Après ces quelques considérations générales, sur la plupart desquelles d'ailleurs j'aurai à revenir, je puis reprendre mon récit.

Vers sept heures du matin, nous voyons monter à un des nombreux mâts de pavillon les couleurs françaises,

(1) Toute la population a augmenté. Thorshavn compte près de 3.000 habitants.

hissées, nous le sûmes plus tard, par l'agent consulaire de France, M. Lutzen, Féringien exquis qui nous donna sur les habitudes et mœurs du pays les renseignements les plus intéressants.

Sur le quai, monte presque en même temps le dra-



Pêcheurs Féringiens de Thorsavn.

peau jaune de la Santé. Je fais armer la baleinière et, accompagné du seul quadrupède, sevré de la terre depuis le départ (les Anglais ne permettant pas aux chiens étrangers de débarquer chez eux), je me fais conduire à terre.

Piloté par le sergent de ville de service, j'obtiens la patente de santé qui joue un très grand rôle aux Féroë, pays remarquablement sain, mais où les maladies infec-

tieuses font des ravages terribles lorsqu'on les y laisse pénétrer. Aussi, ne peut-on débarquer qu'après avoir touché à l'une des quatre grandes (?) villes où réside un médecin.

Le sergent de ville mérite quelques lignes. En effet, dans ce pays où le crime est inconnu, il y a 22 habitants qui, chacun leur tour pendant 24 heures, jouent le rôle de sergent de ville. Celui-ci est habillé de drap noir orné de boutons dorés, coiffé d'un béret de matelot et porte au côté un sabre de garde-champêtre.

Notre première visite fut pour le consul de France. M. Lutzen. C'est un des plus riches marchands des Féroë ; il tient une sorte de bazar très bien monté, s'occupe des bâteaux, des approvisionnements, de la pêche à la morue, etc... connaît tout et met le plus aimablement du monde une intelligence remarquable à votre disposition. Il habite, avec Mme Lutzen et trois charmantes jeunes filles, une jolie maison entourée d'un jardin rempli d'arbres vraiment fort beaux pour les Féroë et dont il est à juste titre très fier. Tout de suite, il nous donne des renseignements sur les îles et nous charme par sa complaisance. La matinée se passe à nous promener dans la ville. Celle-ci est en pente et se compose du vieux Thorshavn et de la ville neuve. La grande différence est que les maisons du vieux Thorshavn sont petites et empilées les unes sur les autres, tandis que celles de la ville neuve sont plus grandes et se donnent plus d'air. Les rues sont bien battues, souvent très escarpées. Deux torrents traversent la ville pour se jeter dans la mer, chacun dans une des petites baies séparées par un promontoire couvert de maisons et de magasins à morue.

Les maisons sont toutes en bois,peintes généralement au goudron, sauf celles des commerçants, du médecin, des consuls et l'école qui sont peintes en couleur crème ou en rouge. L'encadrement des fenêtres est invariablement blanc. Les toits (c'est là une des particularités de ces îles) sont faits de mottes de gazon qui pousse touffu et admirablement vert. Dans quelques vieilles maisons des îles éloignées de la capitale, on trouve encore le « smoking room », chambre où l'on vit en famille, avec le feu au milieu de la pièce et un trou dans le toit pour laisser échapper la fumée. Mais ces maisons tendent de plus en plus à disparaître.

Grâce à leur construction en bois et à leur toiture de gazon, ces habitations conservent admirablement la chaleur ; elles sont malheureusement, dans les villages, infestées de rats et de souris, sauf dans quelques îles du Nord où ces rongeurs sont inconnus. Le toit de gazon amène aussi de nombreux pince-oreilles. A Thorshavn, il y a une auberge comprenant deux ou trois chambres fort confortables, paraît-il. Ailleurs, il faut loger chez l'habitant, ce que l'on trouve à faire facilement. La propreté est partout irréprochable. Derrière les fenêtres, il y a presque toujours un grand luxe de fleurs qui jettent une note charmante.

Les monuments importants de Thorshavn sont, avec le fort dont nous avons déjà parlé, une petite colonne commémorative de la visite du roi de Danemark, l'église et la maison du gouverneur (1). L'église, comme toutes celles des Féroë, est en bois et peinte en blanc.

(1) Il y a maintenant deux banques, un très grand hôpital, deux hôtels, etc.

Elle a sa petite histoire : elle fut en effet construite par une mission catholique qui ne réussit pas et qui la vendit tranquillement aux protestants avant de quitter l'archipel. On a prétendu à tort qu'on y célébrait alternativement le culte protestant et le culte catholique. Ce dernier, d'ailleurs, est devenu inutile, car, en 1887, il ne restait que deux catholiques aux Féroë et, actuellement, il n'y en a plus (1). La religion des Féringiens est donc le protestantisme. Il y a 41 églises, toutes construites à peu près sur le même modèle et desservies par sept prêtres. Ceux-ci mènent une existence pénible, car il faut qu'ils parcourent en canot de grandes distances, quelquefois par très mauvais temps. On nous contait, à ce propos, l'histoire d'un prêtre qui séjourna 15 jours dans l'île de Mÿgöenäs où il s'était attardé après l'office pour boire certaine soupe au lait qu'il affectionnait particulièrement ! La mer s'était levée pendant ce temps, rendant l'embarquement impossible.

Les Féringiens sont religieux, mais leur protestantisme est beaucoup plus large que celui des Anglais. Le samedi soir, ils lisent la Bible, vont aux offices le dimanche, mais, le reste de la journée, s'amusent comme les catholiques. Le dimanche soir, on danse tantôt les « danses anglaises », valse, polka, etc., tantôt les danses du pays ; celles-ci sont des sortes de rondes cadencées pendant lesquelles on chante les louanges et les aventures du fameux Magnus Heinessen ; la danse est d'ailleurs la distraction favorite des Féringiens.

Nous avons été très étonnés, dans ce pays protes-

(1) Voir page 92.

tant, de trouver dans les maisons de nombreuses images de Saints et même de la Vierge.

Le palais du gouverneur est la seule maison en pierre des Féroë. Elle est ornée de deux pignons recou-



Ruines de Kirkebøe.

verts d'ardoises. Un assez grand jardin entoure cette construction qui n'est pas laide et d'où l'on jouit d'une vue admirable. Nous eûmes l'occasion de constater que l'intérieur était meublé luxueusement et avec goût.

Ceci nous entraîne à dire quelques mots du régime gouvernemental des Féroë. Le gouverneur est nommé par la métropole, mais c'est au suffrage universel que

sont élus les membres du Parlement local. Ce Parlement se réunit deux fois par an, notamment le jour de Saint-Olaf, patron des Féringiens. Le gouverneur, assisté d'un secrétaire élu par l'assemblée, préside, tous les membres étant réunis autour d'une table en fer à cheval. On se congratule, on cause un peu des affaires publiques, mais il n'y a là ni socialistes ni nationalistes et l'on ne s'injurie pas ! Ces séances sont publiques.

Il me faut encore citer,comme bâtiments importants, l'école, l'hôpital et enfin, un peu en dehors de la ville, une énorme maison que se faisait construire le consul d'Angleterre. Les intérieurs, je l'ai déjà dit, sont toujours d'une propreté extrême. De grands poêles en fonte, bourrés de tourbe odorante, en sont le meuble principal et d'ailleurs indispensable.

Malgré les torrents qui traversent la ville, il y a de nombreuses fontaines en fonte, de modèle uniforme. Quelques poteaux rouges, surmontés de carcasses disposées pour recevoir des lanternes (inutiles à cette époque de l'année), nous rappellent les longues nuits d'hiver, coupées par à peine quatre heures de jour, qui sont le partage des pays septentrionaux (1).

Pendant cette promenade, nous rencontrons de nombreux Féringiens qui nous saluent d'un aimable « goot tak », mais ne nous dévisagent jamais. Ils sont habillés de « vadmel », c'est-à-dire d'un gros lainage brun. Ils portent une jaquette sans col, à pans assez longs, et une culotte à la française avec, au niveau du genou, trois boutons en cuivre généralement débou-

(1) Tout ceci est changé ; voir pages 84 et 90.

tonnés. Les jambes sont protégées par de gros bas ; les chaussures, en peau de mouton, n'ont qu'une seule couture sur le côté. Ils sont coiffés d'une sorte de béret napolitain en cotonnade bleue à rayures rouges, retombant sur le côté. Cette coiffure est absolument nationale et portée par tous les mâles depuis l'âge le plus tendre ; rien n'est drôle comme de voir les enfants ornés de cet énorme bonnet. Les Féringiens sont de magnifiques gaillards, grands, robustes et souples, qui, comme les Gaulois, se vantent de ne pas connaître la peur.

Le 29 juillet, anniversaire de Saint-Olaf, est le grand jour de fête : les habitants, ce jour-là, mettent leurs plus beaux habits, vestes bleues à boutons d'argent et gilets rouges, et l'on danse tant qu'on peut. Les femmes ne portent pas de costume particulier ; cependant, elles ont presque toujours un fichu sur la tête et les bras nus serrés au-dessus du coude. Elles sont généralement belles.

Dans les rues, énormément de chats : il paraît qu'il y en a des quantités dans la plupart des îles, mais que, cependant, ils manquent complètement dans certaines îles du Nord. Remarquons que rats et souris abondent, sauf dans ces mêmes îles. La plupart de ces chats appartiennent à une race spéciale que l'on retrouve en Norvège et en Russie : ils sont gris fer avec reflets bleuâtres, la queue légèrement zébrée de noir. Les chiens, par contre, sont peu nombreux : leur nombre est d'ailleurs limité par la loi, d'abord par crainte de la rage et de l'échinocoque si fréquent en Islande, enfin pour éviter qu'ils ne chassent les moutons. Les seuls chiens permis servent précisément à rabattre les moutons, quand on

veut recueillir la laine : ce sont de grands fox-terriers à queue longue. Aussi, le nôtre, avec son apparence de boule de coton sale, eut-il un succès fou : les habitants qui, cependant, sont calmes et peu démonstratifs, ne pouvaient dissimuler leur étonnement et, quand nous lui fîmes faire quelques tours, sauter, s'asseoir sur son... 31, fumer la pipe, etc., ce fut du délire !

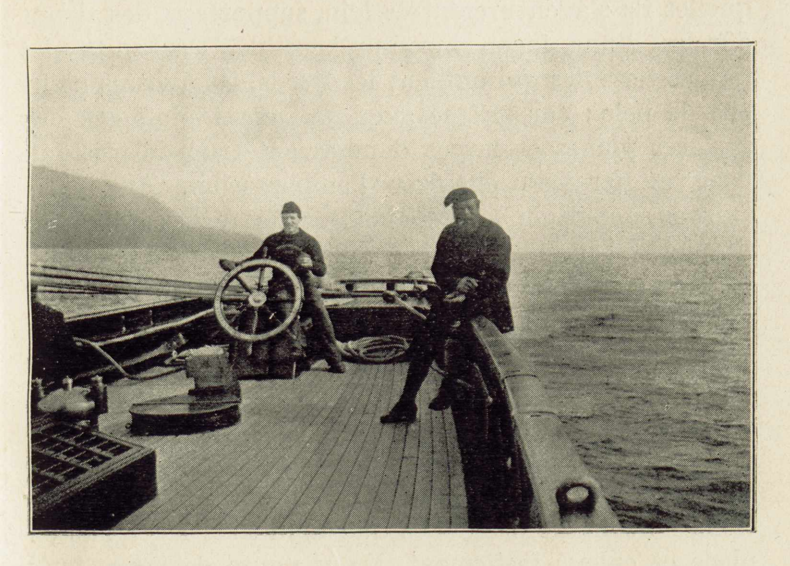
Il n'y a pas de télégraphe aux Féroë (1) et le bâteau-poste Copenhague-Leith-Islande ne passe que tous les quinze jours en été, quelquefois toutes les six semaines en hiver. Mais tout le monde étant aimable, avec de la bonne volonté on finit toujours par s'arranger. Le soir, le vapeur norvégien qui était en rade, partait et, suivant les habitudes du pays, emportait gracieusement nos lettres et télégrammes qu'il devait déposer en passant à Leith. Nous pûmes faire de même plusieurs fois et nos familles reçurent ainsi des dépêches timbrées tantôt de Leith, tantôt de Lerwick, de Glascow ou de Bergen.

A bord de ce vapeur norvégien, comme passagers, se trouvaient les hommes qui formaient l'équipage d'une goélette de Paimpol naufragée en Islande. Inutile d'ajouter que nous les avons fait venir sur le *Pourquoi Pas ?* avant leur départ. Les naufragés français ne sont pas rares aux Féroë et, quelques semaines auparavant, un vapeur danois recueillait les survivants de l'équipage d'une goélette démâtée. Deux hommes avaient été enlevés par un coup de mer, deux avaient les doigts gelés et deux autres des fractures : ils furent

(1) Voir page 84.

admirablement soignés dans le petit hôpital de Thorshavn.

Après une visite au gouverneur, M. Barentsen, homme charmant et lettré qui nous invite à dîner pour le lendemain, chose extraordinaire à cinq heures, nous



Notre pilote Harald.

nous décidons à entreprendre une longue excursion dans les environs : il fait jour, il n'est que onze heures, nous avons donc le temps. Nous descendons par le chemin sinueux qui côtoie l'église et, à notre grand étonnement, nous voyons les toits des maisons couverts de ce que nous prenons d'abord pour du linge. De près, ce sont des morues !

La pêche à la morue est d'une importance considérable aux Féroë et en constitue presque tout le commerce. Elle se fait avec des petites baleinières pointues dans lesquelles les habitants, véritables amphibies, passent la plus grande partie de leur vie et avec lesquelles ils s'aventurent très loin, supportant des temps affreux d'une façon incompréhensible. Par suite des rafales terribles qui enfilent les fjords, les avirons n'ont pas de pêle ; car, même avec un savant plumage, des surfaces planes et larges donneraient trop de prise au vent et feraient chavirer l'embarcation. Aussi, les avirons sont-ils de la même largeur aux deux extrémités, simplement un peu aplatis à celle qui trempe dans l'eau. Néanmoins, les rameurs font avancer leurs bateaux rapidement, suppléant aux pêles par « l'huile de bras », et on leur voit accomplir des trajets énormes, 8 à 10 heures de nage étant considérées comme une chose très normale.

Par suite de l'étroitesse des fjords, on n'y trouve que du vent arrière ou du vent debout : les embarcations ne sont donc munies que d'un mât léger mis en place et enlevé facilement. Deux bouts de ligne, fixés de chaque bord sur l'arrière, servent de haubans. Sur le mât, on hisse une voile carrée identique à celle dont se servaient les fameux Norses. Un homme se met à la barre ; un autre, assis sur l'avant-dernier banc, tient la drisse à la main et regarde derrière lui, amenant avec rapidité la voile dès qu'il voit venir la rafale.

La plupart pêchent la morue et autres poissons dans les eaux des îles ; quelques-uns font transporter leurs barques par des vapeurs dans les fjords d'Islande, où

ils restent durant toute la saison de pêche. Il y a peu de temps, les Féringiens ont acheté de 80 à 90 vieux yawls de pêche anglais, voire même de vieux yachts, dont ils raccourcissent la mâture. Avec ces bâteaux variant de 70 à 100 tonneaux, montés par 12 ou 15 hommes, ils pêchent autour des Féroë, de mars à juillet ; de juillet à septembre, en Islande ; puis ils vont porter leur poisson en Angleterre, en Danemark et en Hollande.

Toute la préparation de la morue incombe aux femmes. Nous les verrons à Trangisvaag les lavant, les battant, les étalant ; ici, elles les font sécher tantôt sur des rochers plats où elles forment comme des taches de neige, tantôt sur les toits. Dès que la pluie commence à tomber, rapidement on les rentre dans les magasins où on les empile en tas sous des bâches pour les étaler de nouveau quand apparaît un rayon de soleil.

En dehors du côté commercial, la pêche sert à nourrir les habitants ; avec la viande de mouton, les oiseaux de mer, les quelques rares produits du sol et du laitage, elle constitue toute l'alimentation. La viande de mouton est desséchée et mangée crue, et il faut avouer que c'est un aliment assez agréable ; chaque maison possède une baraque à claire-voie qui lui est annexée et où l'on procède à cette opération.

Les poissons sont enfilés à des ficelles et sèchent en chapelets sur le côté des maisons exposé au soleil. Quant aux oiseaux de mer, on les laisse parfois longtemps enterrés avant de les manger. Le pain, noir ou blanc, est toujours excellent et pourrait souvent lutter avec le pain français; il diffère singulièrement de la pré-

paration que l'on sert en Angleterre sous le nom de pain.

Puisque je parle de l'alimentation des Féringiens, ajoutons qu'ils sont sobres, ne se « flanquant une bonne cuite » que de temps en temps avec de l'eau-de-vie importée et un liquide fabriqué dans le pays avec de l'orge fermentée.

Nous voici maintenant au fond de la seconde petite baie où sont halées à terre quantité de barques que nous pouvons examiner à notre aise. A côté, un grand bazar où, pour 23 francs, nous achetons un poêle à pétrole qui, par ce temps vraiment froid, nous rendra à bord de grands services.

Une petite montée par une route bien battue, une porte en bois, et nous voilà maintenant dans la campagne de Thorshavn. Le terrain, contrairement à ce que l'on trouve généralement aux Féroë, est en pente douce sur une assez longue étendue, ce qui permettra à la ville de s'étendre tant qu'elle voudra. A droite et à gauche de la route, quelques maisons disséminées dans les pâturages et les tourbières qui abondent dans ce pays. De nombreux torrents sillonnent la campagne et, par ce soleil, dans ce grand calme, avec l'air délicieux que l'on respire, il est difficile de s'imaginer que l'on est dans l'archipel à la réputation sinistre ; si ce n'étaient la présence de la mer et l'absence d'Anglais, on se croirait plutôt en Suisse.

Mais la route cesse bientôt, nous sommes en pleine montagne ; le temps change presque subitement et, comme nous savons que le mouillage de Thorshavn n'est pas fameux avec certains vents qui commencent à souffler, nous rentrons rapidement à bord.

La mer, en effet, est devenue grosse, mais nous avons appris à terre qu'en prenant un des corps-morts amarrés sur une grande chaîne fixée par ses deux extrémités aux deux côtés de la rade, nous ne risquons que d'être fortement secoués ; à cela nous sommes habitués. Nous



Soleil couchant dans le Hestofiord. 22 heures.

prenons donc un corps-mort par l'avant, et, par l'arrière, nous envoyons un bout à terre sur un des pieux en fer disposés à cet effet.

Le lendemain 11 août, le temps est toujours détestable : il pleut à verse et, quand la pluie cesse, la brume la remplace. On a vu ici la brume durer 21 jours ! Pourvu que celà ne nous arrive pas !

La mer entre très grosse dans la rade et un baleinier à vapeur vient prendre un corps-mort près de nous. Nous dansons comme des marionnettes : adieu notre projet de donner une fête à bord ! Je plains les pauvres dames qui se rendraient à notre invitation. Cependant, comme le bateau est en sécurité, nous descendons à terre et faisons dans la montagne une longue et superbe excursion. Nous sommes suivis par deux courlis qui semblent nous montrer le chemin et se tiennent toujours à quelques mètres seulement de nous : on pourrait les tuer à coups de canne, mais ils ne risquent rien. Comme les Hindous, nous avons le respect de tout ce qui a été créé. Pour ces excursions à terre, je recommande fortement de se munir de bonnes chaussures imperméables, car, la moitié du temps, il faut patauger dans l'eau. Ces îles sont de véritables éponges imbibées par les pluies et par l'eau d'innombrables sources.

A cinq heures, nous nous rendons à l'aimable invitation à dîner que le gouverneur nous avait faite la veille. Réunion charmante de trois jeunes et jolies femmes, d'hommes intelligents et aimables, dans une maison meublée avec goût et où nous oublions bien vite le paysage sauvage qui nous entoure. Les dames étaient en robes de soirée, les hommes en habit ou en smoking. Le dîner était excellent, les meilleurs vins de France coulaient à flot : on se serait cru partout excepté sous le 62° !

Notre hôte le gouverneur et les convives, le médecin et le juge, l'érudit M. Bantz, parlaient le français, l'allemand et l'anglais : il nous fut ainsi facile d'abuser

de leur patience et de recueillir de nombreuses anecdotes. Le juge lui-même insistait sur la sinécure de sa fonction, car le crime est inconnu aux Féroë ; c'est à peine, si de temps en temps, il doit intervenir pour régler un différend au sujet d'un mouton, différend qui toujours se termine à l'amiable avec une poignée de main et la phrase suivante : « Un mouton vaut-il la peine que deux hommes se disputent ? »

C'est fort tard dans la nuit que se termina cette agréable soirée d'où nous rapportions quantité de renseignements et de documents.

Le gouverneur, diplomate danois, ayant fait ses études à Copenhague, est Féringien de naissance et a épousé à Copenhague une jeune fille elle-même native des Féroë.

L'instruction des Féringiens est remarquable : il est en effet impossible de trouver un habitant qui ne sache lire et écrire ; ils aiment d'ailleurs l'étude et il y a à Thorshavn une bibliothèque très fréquentée qui contient plus de 6.000 volumes. Dans les moindres villages, on trouve des écoles primaires où l'on apprend un peu de langues étrangères, de sorte que presque tous les Féringiens, outre leur dialecte dano-norvégien, parlent le danois ainsi qu'un peu d'anglais et d'allemand. A Thorshavn, il y a deux écoles, une primaire et une supérieure. On nous a montré, dans un coin isolé de l'île Borøë, un grand bâtiment où peuvent loger une trentaine de personnes : c'est une école, dite école de continuation, où n'importe qui peut aller passer trois ou quatre mois, enfermé comme un moine, pour se perfectionner dans ses études.

Les Féringiens sont, en somme, des gens qui méritent d'être examinés attentivement au point de vue social. Race superbe, parvenue au plus beau et au plus grand développement physique et moral, pêcheurs, chasseurs et cultivateurs, ils mettent la main à tout et ne méprisent aucun travail : c'est ainsi que le « sysselman » ou maire, prendra souvent les avirons pour conduire, moyennant finance, un voyageur d'un point à un autre. Ils vivent du produit même de leur travail, mangeant les animaux qu'ils ont pêchés ou chassés et le fruit de la terre qu'ils ont cultivée. Ils font leurs vêtements eux-mêmes et, si l'un est plus habile que l'autre dans une industrie, ils échangent leurs services. Il n'y a ni discussions politiques (1), ni discussions religieuses. Leur moralité est d'un degré extrêmement élevé. Ils sont pieux, mais, en dehors de l'obéissance aux doctrines chrétiennes, font le bien surtout pour le bien, par une sorte d'esthétique morale. Il n'y a, en somme, ni pauvres ni très riches : pendant longtemps, l'argent était presque inconnu aux Féroë et, encore en 1868, Noël Nougaret (*Tour du Monde*, 1868) raconte que, pour entrer dans la salle de bal, on payait avec un hareng fumé !

Ils ont deux journaux : le *Foeringatidindi*, qui est en féringien et paraît mensuellement ; un autre en danois, la *Gazette officielle*, hebdomadaire. Il est vrai que ces journaux font surtout de la littérature ; ils donnent des nouvelles quand il y en a, mais ne pratiquent jamais le chantage, jamais la diffamation, et n'ont même pas

(1) Il y a bien maintenant un parti séparatiste, mais son action est des plus limitées et il semble devoir s'éteindre.

l'idée, pour augmenter leur tirage réciproque, d'exciter leurs lecteurs à la haine.

Malgré leur vie rude, ces gens adorent leur pays et y sont évidemment très heureux.



Cascade de Westmanhavn. (Ile) Strömö.

De Thorshavn à Westmanhavn

Le 12 août, nous embarquons un homme du pays ; il a 65 ans, en paraît 45 et nous a été procuré par le consul de France pour la somme de 3 shillings 4 pence

par jour ; comme presque tous ses compatriotes, il a appris à l'école à parler l'anglais en même temps que le danois et l'allemand. Il doit nous renseigner sur les courants si importants pour la navigation autour des îles, et sur les mouillages. Nous baptisons tout de suite ce brave homme du nom de Magnus Hejnessen, bien que son véritable nom soit Harald.

C'est le meilleur homme du monde, gai, bon enfant, content de tout, toujours prêt à donner tous les renseignements possibles. Il connaît admirablement son pays et est d'une utilité incontestable, mais il n'est pas habitué à un bateau aussi fort que le nôtre. Il doit en être de même pour la plupart des pilotes du pays, qu'il ne faut cependant pas hésiter à prendre, et je ne suis pas sujet à caution puisque, depuis que je navigue, c'est le premier que j'emploie.

Je demande à notre brave Magnus ce qu'il désire boire en mangeant, vin ou bière ; il me répond que, vu la réputation du vin de France, il préfère celui-ci. Aussi, Cholet lui verse-t-il à déjeuner une large rasade de vin blanc, mais Magnus se récrie, en disant qu'il n'a pas l'habitude de boire semblables verres de whisky ; on lui affirme que c'est du vin, mais il rit en disant qu'il sait bien que le vin est rouge. A la fin, il se décide à en goûter et exprime à la fois son admiration et son étonnement de boire du vin qui n'est pas rouge !

Pendant la nuit, le vent est tombé et, à dix heures, par calme plat, nous appareillons pour Westmanhavn, remorqués par la vedette.

Nous passons par le large canal qui sépare Naalsøe de Strømøe, en nous rapprochant de la première à

cause des courants qui sont en sens inverse sur les deux rives du chenal. Malgré le calme, nous sommes terriblement secoués par le raz, et la mer par gros temps doit être affreuse ici. La vedette manque à chaque instant d'être coulée et c'est à grand'peine que nous parvenons à la rembarquer.

Grâce aux courants, nous doublons la pointe Sud de Strømøe et, gouvernant à peine, nous nous engageons entre cette île et celles de Hestoe puis de Kolter. « Il peut faire calme tout le temps, nous dit notre pilote, nous arriverons tout de même à 7 heures du soir à Westmanhavn. » En effet, par ces courants qui changent de direction avec flot et jusant, ainsi que le fait justement remarquer le Dr Labonne, le désideratum de Rabelais est exaucé, il y a un « chemin qui chemine ». En somme, c'est un trottoir roulant perfectionné dont la vitesse dépasse quelquefois 7 nœuds ; les Féringiens les connaissent bien, aussi, s'en servent-ils pour se transporter, mais sans chercher à entamer avec eux une lutte inutile : quand le courant devient debout, ils s'amarrent dans un coin et attendent.

Les courants causent forcément de violents raz et déterminent même de véritables maelstroms aussi redoutables, paraît-il, par mauvais temps que celui de Norvège, et bien des barques ont été par eux englouties.

A notre droite, nous laissons Kirkebøe, où se trouve un hameau avec une des fermes les plus importantes de l'archipel. C'est là que résidaient les anciens évêques catholiques. On trouve à Kirkebøe la seule vieille ruine des Féroë : c'est une basilique gothique commencée par l'évêque Hilaire et que la Réforme empêcha d'a-

chever. Les vestiges sont encore beaux et admirablement conservés. La chaux qui réunissait les pierres était fabriquée par la calcination des écailles d'une grande moule qui abonde dans ces îles.

Nous voici maintenant à l'intersection de l'Hestoe Fjord et du Waagoe Fjord et bientôt, passant entre Waagoe et Stromoe, nous pénétrons dans le Westmanhavn Fjord. Le paysage est féerique : les hautes montagnes, où s'accrochent des brumes et des nuages, prennent des formes et des aspects fantastiques, tandis que de leurs flancs tantôt arides, tantôt couverts de gazon, se précipitent dans la mer de magnifiques cascades.

A gauche, nous apercevons, au fond d'une baie où il y a un mouillage, la petite ville de Midvaag. A droite, c'est le village de Quivig et subitement, dans une coupée inattendue entre deux parois lisses et à pic de plus de 300 mètres de hauteur, apparaît la rade de Westmanhavn. Cette superbe baie est comme une petite chambre s'ouvrant dans un long couloir. Fermée de toutes parts entre de hautes montagnes, c'est une rade absolument sûre, où se précipitent quatre ou cinq torrents et une imposante cascade aux eaux blanches et bouillonnantes.

Il commence à pleuvoir, mais nous débarquons tout de suite pour l'inévitable formalité du visa de notre permis délivré par la Santé à Thorshavn : dès qu'on nous avait aperçus, le pavillon jaune avait été hissé. Le sysselman, homme extraordinairement silencieux, appose son visa, nous salue et nous laisse partir, sans avoir prononcé une seule parole.

Le mouillage de Westmanhavn baie, au milieu d'un fjord, est magnifique et aussi sûr qu'un bassin. La ville, de 500 habitants (1), se compose de quatre groupes de maisons assez éloignés, entourés de languettes de terre cultivée. Ici, comme partout dans ces îles, les cultures



Falaises de la côte sud de Vaago. Au dernier plan, Myggenaës.

sont closes de hauts murs de pierre qui donnent aux villages l'aspect de forteresses : leur but est uniquement d'empêcher les moutons de ravager les champs. Sur le bord de l'eau, de petits hangars précédés de plans inclinés sont de véritables écuries pour barques que l'on

(1) Ce chiffre a presque doublé.

trouve dans tous les villages. Une petite église du modèle uniforme, peinte en blanc, donne sa tache claire et, au fond, près de la maison du médecin entourée d'un jardinet, une magnifique cascade se précipite dans la rade de plus de 30 mètres de hauteur.

En rade, se trouve un yawl aux formes très fines : c'est le « Dauntless », ancien yacht anglais acheté par les Féringiens pour faire la pêche. La mâture a été diminuée et la voilure coupée d'une façon qui paraîtrait ridicule si l'on ne connaissait le temps qu'il peut faire dans ces régions. Westmanhavn est un centre pour ces grands yawls de pêche, et c'est pour eux qu'a été construit un slip à vapeur.

Le 13 août, après avoir exploré les environs, nous prenons la vedette qui, malgré ses 7 nœuds, remonte à grand'peine le courant du Westmanhavn fjord et nous débarquons sur les rochers de l'île de Waagøe. L'ascension est très pénible et,dès que nous sommes à 300 mètres de hauteur, des bancs de brume à chaque instant nous enveloppent, ne nous permettant pas de voir à dix pas devant nous. Il n'y a pas de sentier, mais de ci de là quelques cairns, et nous allons de l'un à l'autre, traversant d'incroyables paysages de désolation, côtoyant d'effrayants précipices. Enfin, nous atteignons le sommet du versant et, dans une éclaircie de brume, nous apercevons en bas le grand lac de Sørvaags Wand qui se déverse par une chute d'eau dans la pleine mer.

Nous rentrons à bord après une descente mouvementée et nous allons faire une visite au médecin, visite forcément courte, puisque, chose anormale dans ce pays, il ne parle aucune langue étrangère.

Pendant cette ascension, nous n'avons pas rencontré un seul habitant : il faut que le temps soit vraiment abominable et rende la mer impraticable pour qu'un Féringien passe par la montagne, et encore lui faut-il un cas de force majeure, comme la nécessité d'aller chercher le médecin. Mais, par contre, nous avons aperçu des quantités innombrables de moutons : il en est ainsi dans toutes les îles. Ces moutons constituent une des richesses du pays ; qu'ils aient été, comme le veut la légende, importés par des pirates normands pour se créer un point de ravitaillement ou qu'ils y soient venus autrement, leur nombre dépasse 200.000. Ils vivent entièrement à l'état sauvage, pourvoyant eux-mêmes à leur subsistance, sans abri aucun, été comme hiver. Durant cette dernière saison, ils maigrissent terriblement et mènent une existence misérable ; mais, en été, ils trouvent dans le gazon féringien une abondante nourriture. Nous avons vu que les villages et les terres cultivées sont entourés de hauts murs pour se défendre des moutons affamés qui détruiraient tout.

Ces animaux sont d'une agilité extrême, absolument comme des chèvres, se perchant sur les endroits les plus escarpés, sautant d'un rocher à l'autre, etc. Leur vivacité est telle que, même en prenant de grandes précautions, il nous a été impossible d'en photographier un.

Chaque habitant en possède environ un cent, et il les reconnaît aux encoches de nombre et de formes différentes qu'on leur fait aux oreilles. Vers le mois de juin, les habitants d'un ou de plusieurs villages, souvent de l'île tout entière, se réunissent pour construire de grands

enclos ; ils se dispersent ensuite avec leurs chiens dans la montagne : une véritable chasse a lieu alors, remplie de péripéties, car les moutons affolés se réfugient dans les endroits les plus escarpés, les plus inaccessibles. Finalement, le plus grand nombre est rabattu dans l'enclos et on arrache leur laine. Mais que les âmes sensibles se rassurent : cette opération n'est nullement douloureuse ; la laine, à cette époque, est prête à tomber et, si on ne l'enlevait pas, le mouton s'en débarrasserait lui-même en se frottant aux rochers. On les relâche ensuite dans la montagne.

Le mouton, aux Férøë, est bête à tout faire : il donne sa laine pour fabriquer le national « vadmel » et les gros bas, sa peau pour les chaussures, sa viande pour la nourriture, etc. En outre, depuis quelque temps, M. Lutzen cherche à faire faire avec cette laine des tapis comme en Norvège et les résultats sont déjà satisfaisants.

Toute la nuit, l'homme de quart pêche de prodigieuses quantités de morues ; mais, lorsque Magnus Heinessen s'en mêle, avec un calme et une habileté extraordinaires, il bat tous les records.

De Westmanhavn à Klaksvig.

Le 14 août, il vente très fort du S.-E., par grosses rafales tombant de la montagne. A 3 h. 1/2, nous hissons la voile de cape et cherchons à appareiller ; mais les rafales trop violentes nous poussent à terre et, le cou-

rant venant à changer, nous mouillons de nouveau. A 2 h. 1/2 de l'après-midi, nous recommençons à manœuvrer et, grâce à une amarre à terre que nous dépassons au fur et à mesure sur l'arrière, nous appareillons sur le foc et enfilons le Westmanhavn fjord pour gagner



Mouton « plumé ».

les côtes N.-O. et N. de l'archipel et mouiller pour la nuit dans le Eide fjord.

Le temps a, au sortir du fjord, une vilaine apparence qui rend encore plus formidables et inoubliables ces falaises de plus de 500 mètres de hauteur, dont quelques-unes présentent un à pic de 350 mètres, falaises aux formes fantastiques, crevassées d'énormes fentes, creusées de grottes où la mer entre en mugissant, déchi-

quetées en obélisques bizarres et d'aspect surnaturel.

A mesure que nous approchons du cap Stakken, les rafales deviennent plus violentes, la mer est blanche autour de nous et, bien que nous n'aylons que la voile de cape, il faut loffer à tout instant.

Tout à coup, à quelque distance au vent, la mer se couvre d'une sorte de vapeur et une rafale tellement violente tombe sur le bateau que celui-ci gîte jusqu'à avoir de l'eau à mi-pont, et c'est à grand'peine que nous ne glissons pas à la mer. Pendant quelques inoubliables secondes, nous craignons que le bateau n'engage ; mais il se relève et nous en sommes quittes pour l'émotion, sauf toutefois le domestique qui, projeté violemment contre le « plafond » du salon, a eu la lèvre fendue. Il grimpe sur le pont, les cheveux hérissés, suivi de notre caniche effaré qui pleure comme un enfant. Le fait est que nous venons de passer par un terrible moment. Seul, Magnus Heinessen, bien qu'un peu pâle, est souriant et répète : « Bon bateau, fort bateau ».

Les rafales se succèdent coup sur coup, nous renonçons à entrer dans le Eide-fjord et nous restons pendant la nuit à la cape.

Le 15 août, l'apparence du temps est toujours aussi mauvaise, le baromètre baisse et nous décidons de gagner le Leervigs fjord pour tâcher d'aller mouiller en rade de Klaksvig. A 3 heures du matin, nous nous rapprochons de terre et les rafales deviennent terribles comme la veille ; de plus, d'épais bancs de brume cachent à chaque instant la côte, nous obligeant à mettre en panne. C'est du louvoyage dans des conditions désastreuses, car la mer est courte et dure, le fjord est

étroit, et sans compter le risque perpétuel de démâter, le moindre manque à virer peut nous envoyer sur les falaises à pic.

Un homme est à chaque drisse et un homme à chaque écoute. Pendant douze heures nous luttons et, dix-huit fois, il a fallu amener la voilure en pagale. La force du vent était telle que la manille de l'écoute de la voile de cape et celle du tourmentin ont cassé. J'ai pu me rendre compte que les récits sur la violence du vent aux Féroë n'avaient rien d'exagéré et pourquoi, malgré le beau temps dont nous jouissions au départ, on nous avait conseillé de caler nos mâts de flèche.

Enfin nous mouillons à 3 heures du soir dans l'excellente rade de Klaksvig, après une exténuante journée de vent, de pluie et de brume.

Le Leervigs fjord, dans lequel nous venions d'effectuer une si pénible navigation, est relativement large à son entrée Nord, puis va en rétrécissant vers le Sud. Trois baies s'y ouvrent : le Fundings fjord, l'Auda fjord et le Fugle fjord. La première et la dernière offrent un mouillage ; mais notre pilote nous avait déconseillé de nous y réfugier, craignant que nous ne chassions, avec le temps qu'il faisait.

Le Leervigs fjord sépare Østerøe de Kalsøe. Le Klak, ou rade de Klaksvig, est formé par la réunion de quatre fjords et fermé par les îles de Kalsøe, de Kunøe et de Borøe. C'est une rade absolument sûre et très pittoresque. La ville de Klaksvig a à peu près la même importance que Westmanhavn et, comme elle, est constituée par des groupes de maisons.

A Klaksvig, se trouvent un mur fabriqué avec des

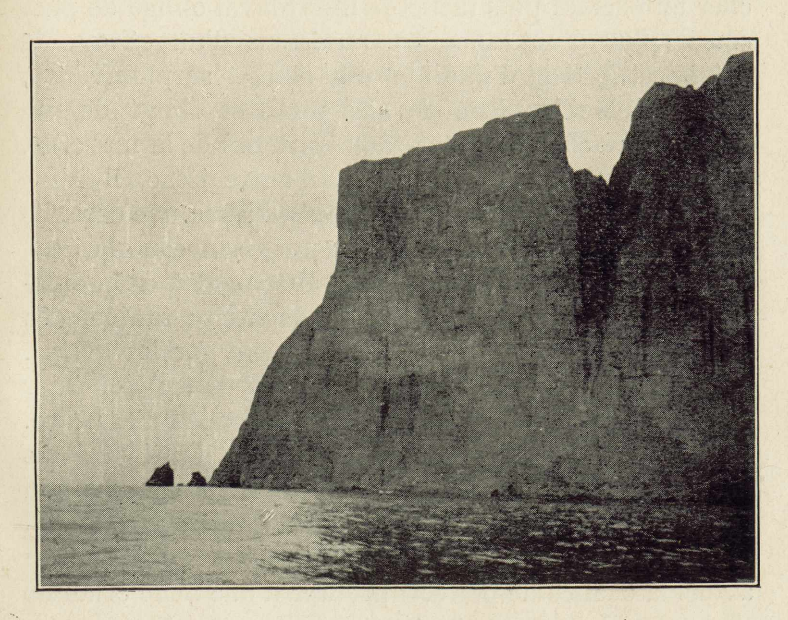
crânes de dauphins et une pyramide construite avec les mêmes matériaux. Le professeur Pouchet, qui séjourna aux Féroë pour y faire des recherches, en donne une amusante description. « Ces crânes, dit-il, sont disposés la face postérieure avec le large trou de l'occiput en dehors. Puis, le temps a fait son œuvre : ils se sont percés à l'endroit faible, de chaque côté, un peu au-dessus du trou occipital, de deux autres trous comme deux yeux. La mousse, poussée au hasard dans le trou occipital qui forme maintenant comme une bouche, lui donne des contournements bizarres : on dirait des têtes de morts qui ricanent et d'autres qui pleurent ; le mur tout entier a des aspects macabres du plus étrange effet. »

Le lendemain matin 16 août, je vais de bonne heure chez le médecin de Klaksvig. Il habite une petite maison peinte en rose, entourée d'un jardin où l'on cherche à faire pousser des arbres. On me fait attendre dans un joli salon où ronfle, dans le grand poêle, un bon feu de tourbe.

Le 16 août est l'anniversaire de la mort de mon père, décédé il y a déjà huit ans. J'y songe et, levant les yeux par hasard, juste en face, sur le mur, se trouve encadrée une gravure du tableau de Brouillet, où mon père donne une leçon à la Salpêtrière ! C'est pour moi un moment de douce émotion.

Le Dr. Djurhuus, que nous avions aperçu la veille revenant dans une embarcation, nous promet de venir dîner à bord le soir. Nous partons, Fauvelle, Émile et moi, faire l'ascension du plus haut pic de l'île Borøe, le Mørkenørefield. L'ascension fut extrêmement pé-

nible et périlleuse : pas le moindre sentier ; il nous fallut côtoyer des précipices, escalader des murailles toutes droites, quelquefois même remonter le lit d'un torrent dans l'eau glacée. Mais l'aspect unique du paysage



Côte Nord-Ouest des Féroë.

magnifique dans sa sauvagerie et sa désolation compensait largement fatigues et dangers.

Déjà un peu entraîné par les précédentes excursions, je retrouvai rapidement mes jambes et mes connaissances d'ancien chasseur alpin. Décrire cette nature terrible est au-dessus de mes moyens, mais, avec les

brumes fugitives qui ajoutent à l'horreur, on éprouve une impression de grandiose désolation qui étreint et ravit à la fois. Ce sont, je le répète, des ascensions périlleuses et, à un moment donné, ayant voulu chercher un chemin plus facile, je me trouvai obligé de parcourir plus d'un kilomètre au-dessus d'un effroyable précipice, le long d'une muraille lisse et surplombante, avec à peine la place de mes pieds et obligé de me raccrocher à chaque instant aux crevasses de la muraille.

Une autre fois, ne trouvant d'autre issue, il nous fallut grimper avec mains et genoux sous une cascade qui débitait tranquillement sur nous son eau glacée.

Les roches forment un chaos absolument extraordinaire : tantôt, ce sont des blocs énormes ; tantôt, des amas concassés et effrités évidemment par les gelées.

Enfin, au sommet, nous mangeons notre déjeuner arrosé d'une délicieuse eau de source coupée d'anisette. Nous sommes sur le bord d'un précipice de 600 mètres de profondeur. Il fait tellement froid que, malgré la fatigue de la montée, nous mangeons debout en marchant pour nous réchauffer. La vue est superbe et nous avons la chance de pouvoir profiter d'une belle éclaircie de brume. Les sommets de ces montagnes affectent des formes bizarres de forteresses, avec des plates-formes horizontales ; ils sont parfois si étroits qu'on peut s'asseoir sur la crête, une jambe pendant sur chaque versant. Le panorama est féerique : nous voyons presque toutes les îles coupées par les fjords qui paraissent de minces rubans bleus. Les effets de lumière, perpétuellement changeants grâce à la brume, ajoutent à la beauté et à l'étrangeté du spectacle.

Mais il faut redescendre et, pour ne pas reprendre la même route, nous nous risquons et nous engageons sur une muraille à pic. Il faut bien se tenir, des pieds et des mains, et choisir soigneusement les rebords. Après 200 mètres de cette vertigineuse opération, nous nous trouvons, étonnés de notre exploit, sur le sommet d'un col. Là, nous voyons un semblant de sentier que nous suivons, qui longe un effroyable précipice, pour aboutir enfin à notre point de départ. Ce sentier, si on peut l'appeler ainsi, mène aux villages qui se trouvent sur l'autre côté de Boroe, baignés par le Quanna Sund, et est suivi par le médecin quand le temps l'empêche d'aller voir par mer ses malades. Nous le voyons d'ici, dans les nuits d'hiver, par la neige, suivant cet interminable casse-cou !

Les Féringiens, sans oser l'avouer, croient encore aux légendes, sirènes, femmes-phoques. nikkars, poulpitecs, etc. Légendes presque obligatoires dans ce pays étrange où les courants, les raz et le vent n'ont pas de limites dans leur force, puisqu'on trouve, à des centaines de mètres de hauteur, des poissons de mer emportés par les trombes d'eau ; pays dont les brumes perpétuelles mais mobiles font changer l'aspect des choses à chaque instant, où les longues nuits d'hiver s'éclairent d'aurores boréales, où l'homme est continuellement en lutte avec la nature, subitement entraîné à sa perte et miraculeusement sauvé quand tout espoir semblait à jamais perdu pour lui !

Il faudrait des volumes pour raconter les légendes que l'on peut recueillir là-bas et qui, d'ailleurs, sont presque toutes des légendes Norses. Je me contenterai

de rapporter celle de la femme-phoque dont on nous a montré un descendant à Thorshavn : il est certain qu'il avait les doigts légèrement palmés, malformation souvent héréditaire et qui s'explique sans l'intervention d'un phoque.

La voici telle qu'elle m'a été contée de la bouche d'un membre de cette intéressante famille :

« Il faut que vous sachiez d'abord qu'au fond de la mer, dans les fjords les plus profonds, il existe un grand pays très peuplé où vivent, au milieu des plaisirs, des gens comme nous ; ceux-là sont les amis du kraken, des poulpitecs et des sirènes, mais, s'ils méprisent l'homme, ils ne cherchent pas à lui faire de mal.

« Ces gens peuvent, quand ils le désirent, en se servant d'un phoque, remonter sur la terre, et là, prenant une forme comme la nôtre, se promener et s'ébattre sur la plage. Mais malheur à eux si, pendant qu'ils se promènent, le phoque qui les a amenés est tué et sa peau dérobée : ils ne peuvent plus alors retourner dans leur domaine sous-marin, car aucune autre peau que celle du phoque qui leur a servi pour venir n'a le pouvoir de les ramener ; et, les rares fois où celà est arrivé, ils ont traîné sur la terre, fuyant les hommes, menant une existence misérable.

« Or, un jour, il y a bien longtemps de celà, — quelques années après que les pirates turcs étaient venus tout dévaster ici —, un de mes arrière-grands-pères qui habitait le village de Saxen était suspendu à une corde, cherchant des oiseaux dans la falaise, quand, en regardant sur la plage au-dessous de lui, il vit distinctement trois phoques qui venaient d'aborder. De ces trois

phoques sortirent petit à petit trois femmes qui lui parurent fort belles et qui se mirent à jouer et à courir au milieu des rochers. Elles restèrent ainsi quelques heures, puis rentrèrent dans leurs phoques et disparurent de nouveau dans la mer.



Rade de Klaksvig.

« Le lendemain, le même événement se reproduisit et, décidément, une de ces femmes était très belle.

« Le jour suivant, mon aïeul descendit de sa falaise et se cacha derrière un rocher. Bientôt, les phoques arrivèrent, mais, cette fois, beaucoup plus nombreux, et aux femmes se mêlèrent quelques hommes. La jolie femme était toujours là et Hans (car comme moi il s'appelait Hans) ne pouvait quitter des yeux sa taille

souple, sa bouche riante et ses superbes cheveux noirs qui traînaient jusqu'à terre.

« A partir de ce moment, il devint triste et ses pensées ne pouvaient se détacher de cette femme : l'amour, comme une maladie, était entré dans son cœur. Tous les jours, il allait se cacher derrière le rocher et il attendait. Quand il faisait beau, les habitants sous-marins venaient avec leurs phoques ; quand il faisait mauvais, Hans ne les voyait pas, et il se lamentait et se frappait la tête de désespoir. Enfin il n'y tint plus et, après avoir bien remarqué de quel phoque sortait la belle étrangère, profitant d'un moment où elle était très éloignée de lui, il courut à l'animal, le tua et, rapidement, avec son couteau le dépouilla de sa peau, tandis que les autres habitants de la mer, rentrant effarés dans leurs phoques, plongeaient et disparaissaient dans les flots.

« La pauvre femme était restée sur la plage, pleurant et gémissant. Craintive d'abord, hésitante, puis enfin décidée, elle vint trouver Hans, le suppliant de lui rendre la peau du phoque, s'arrachant les cheveux de désespoir, se roulant à ses pieds.

« Hans était bon et il aimait. Cette douleur lui fit grand'peine ; mais sa peur de voir disparaître la femme était telle qu'il fit appel à toute son énergie et, semblant ne pas comprendre, s'enfuit jusqu'à sa maison, emportant la peau.

« La femme le poursuivit, mais il put arriver avant elle et cacher la dépouille sans qu'elle s'en aperçût.

« Pendant de longs jours elle fut inconsolable. Mais Hans était un bel homme, il était brave, il l'aimait sin-

cèrement, il se fit aimer de l'étrangère qui prit son parti de sa nouvelle vie et l'épousa.

« De longues années ils vécurent heureux ensemble et ils eurent plusieurs enfants beaux comme eux, mais dont les doigts étaient toujours palmés comme ceux de mon petit. De temps à autre, quand la femme pouvait s'échapper sans que son mari la vît, elle s'en allait sur le bord du fjord et conversait longtemps avec un phoque qui venait la retrouver ; et le soir, elle était plus triste que de coutume. Un jour, le père étant absent, les enfants jouaient dans la maison et, curieux comme tous les gamins de leur âge, s'amusaient à fouiller les armoires. Tout à coup la mère, rentrant dans la pièce, poussa un cri : elle venait d'apercevoir entre les mains des petits la peau de son phoque cachée depuis des années, sans qu'elle le sût, au fond d'un vieux coffre qu'ils venaient de vider.

« Embrassant tendrement ses enfants, elle s'empara de la peau et, maîtresse maintenant de pouvoir rentrer dans la mer, elle alla se jeter dans les flots. Vous peindre le désespoir de mon aïeul à son retour serait impossible. Il passait ses journées à pleurer sur le bord de l'eau, appelant sa chère femme désormais perdue pour lui. Une fois, elle revint à la surface de la mer, et de loin, lui conta qu'elle l'avait beaucoup aimé, qu'elle avait grand regret de l'avoir quitté, mais qu'avant de l'épouser elle était déjà, dans le monde sous-marin, la femme d'un autre qu'elle aimait aussi et dont elle avait depuis longtemps des enfants ; enfin que c'était à lui qu'elle se devait.

« Hans ne se consola jamais et il mourut bientôt.

« C'est de cette famille-là que nous descendons. La preuve, c'est que fréquemment les enfants qui naissent de nous ont les mains et les pieds palmés. Mon père, tout comme mon fils, était ainsi. Voilà notre légende telle que mon père me l'a contée et il croyait fermement à l'existence de ce monde sous-marin. »

A 8 heures, le Dr Djurhuus était à bord et, parlant tantôt anglais avec moi, tantôt allemand avec Fauvelle, c'est fort gaiement que se passa cette soirée.

Le Dr Djurhuus est un Féringien, fils du « merchant » de Klaksvig auquel appartiennent les magasins. Il a fait ses études médicales à Copenhague. C'est avec joie qu'il s'est vu donner un poste lui permettant de revenir dans ses chères îles. En effet, les médecins des Féroë sont nommés par le gouvernement pour dix ans, mais avec possibilité de prolongement.

Les Féroë sont divisées en quatre districts : un médecin résidant à Trangisvaag, dans Suderøe, responsable de la santé des habitants des îles du Sud ; un à Thorshavn, responsable de la partie Sud de Strømøe, de Naalsøe, d'Hestøe, de Kolter et de quelques villes d'Østerøe ; un autre à Westmanhavn, responsable de la majeure partie de Strømoe, de Waagoe, de Myggenaes et de quelques villes d'Østerøe ; enfin celui de Klaksvig, responsable du reste d'Østeroe et de toutes les îles du Nord, Kalsøe, Kunøe, Borøe, Widerøe, Swinøe et Fugløe.

Ils sont logés par l'État dans de coquettes maisons, voisines de petits hôpitaux. L'hôpital de Klaksvig comporte deux étages et contient 14 lits. Il y a une belle et grande salle d'opérations. Avons-nous besoin

d'ajouter que, dans ce pays où tout est propre, les hôpitaux sont merveilleusement bien tenus ? Salles de bains, salle de douches, rien n'y manque. Il y a même deux cabanons pour les fous qu'on trouve malheureusement aux Féroë comme ailleurs.



Klaksvig Sund. Iles Féroë.

Nous avons pu constater l'habileté chirurgicale du Dr Djurhuus qui n'hésite pas devant les opérations les plus importantes, aidé seulement de l'infirmier qui administre le chloroforme ; et il a raison, puisque ses efforts sont couronnés de succès.

L'État donne une subvention au médecin, environ 2.000 francs par an ; il doit soigner gratuitement les

peu fortunés à l'hôpital, à la consultation chez lui et même chez eux ; mais ceux qui peuvent payer paient toujours et notre confrère nous disait qu'il se faisait facilement de 10.000 à 11.000 francs par an, ce qui est un fort beau chiffre dans un pays où la vie est très bon marché.

Mais, si le médecin est à juste titre une personnalité estimée et respectée, son existence, toute de devoir et d'abnégation, est des plus dures ; il faut vraiment, ce qui est généralement le cas, avoir l'amour de sa profession, le sentiment de son utilité et un peu du caractère de l'apôtre pour continuer cette vie pendant des années. En effet, quel que soit le temps, quand on est appelé par un malade, il faut partir et passer des heures dans une barque ouverte, entre la vie et la mort, souvent dans l'eau glacée prodigalement distribuée par la mer et par le ciel. Il y a des trajets qui prennent une journée entière. Quand la mer est vraiment trop mauvaise, et cela a lieu surtout pendant la longue nuit d'hiver, quand la neige et la glace couvrent la montagne, il faut traverser à tout prix le ou les fjords suivant le cas, puis aller par terre à travers les cols, le long des précipices, au milieu de la brume, sans chemin, en suivant les cairns quand ceux-ci existent, précédé d'une lanterne, suivi d'un parent du malade avec la valise d'instruments et de vêtements de rechange portée, à la mode du pays, par une courroie s'appuyant sur le front.

Le Dr Labonne, dans son intéressant article sur les Féroë (*Tour du Monde*, 1887), raconte que le Dr Ringberg, alors médecin à Westmanhavn, faillit périr un

jour dans une de ces expéditions et « ne dut son salut qu'à sa courageuse femme qui, l'accompagnant dans toutes ses courses, parvint à le retenir sur le bord d'une crevasse où déjà il était engagé ».

Le Dr Labonne rapporte également une lettre qu'il reçut, à son retour à Paris, d'un Féringien sachant le français et que je me permets, à mon tour, de copier textuellement :

« A propos de Suderøe, j'ai à vous signaler une bien triste nouvelle. Notre ami le Dr Effersø, qui s'est embarqué sur *une* petite navire, il y a douze jours, pour Suderøe, n'est point arrivé là et nous craignons qu'il ne reviendra jamais ; nous conservons un peu d'espoir qu'il a pu, avec ses quatre compagnons, se sauver jusqu'aux Shetland ou la Norvège ; mais c'est impossible, vu le mauvais temps pendant plusieurs jours. »

Nous reparlâmes de cet accident au Dr Djurhuus qui nous donna quelques détails et je suis heureux de pouvoir rassurer tous ceux qui ont été certainement émus par la lecture de la lettre précitée.

« La petite navire » était simplement une barque ordinaire des Féroë conduite par quatre rameurs. Partis avec un mauvais temps qui ne tarda pas à devenir affreux, les cinq malheureux luttèrent pendant huit jours contre une mer terrible, ayant pour tous vivres un petit baril d'eau et une ration d'un jour de mouton desséché ; ils abordèrent enfin aux Shetland, après avoir parcouru dans cette baleinière, par une mer furieuse, les 190 milles qui séparent les deux archipels. C'était en hiver, il n'y avait aucun moyen de communication, et ce n'est qu'au bout de trois mois que le

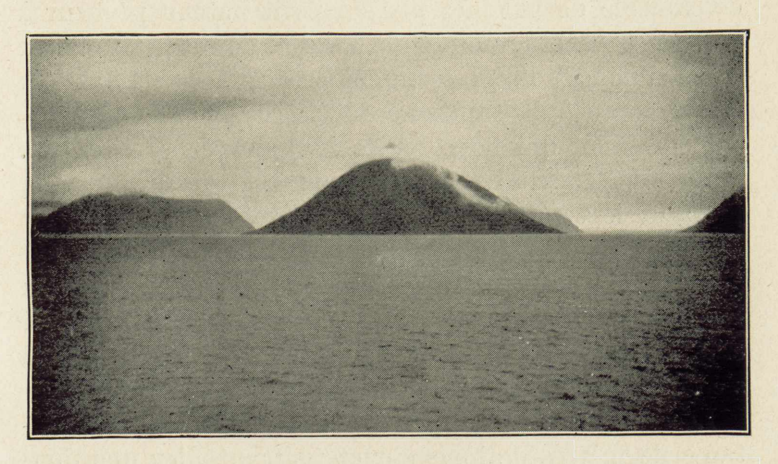
Dr. Effersø et ses quatre compagnons, avec leur barque qu'ils n'avaient pas voulu abandonner, revinrent aux Féroë où on les croyait morts depuis longtemps. Le Dr Effersø était marié et l'on se doute facilement de la joie de sa pauvre femme.

Le lendemain, comme nous voulions un peu goûter des moyens de navigation locaux, nous laissons la vedette sur ses bossoirs et nous embarquons dans une des barques du pays avec six vigoureux gaillards qui doivent nous conduire à Norddeble, poste de baleinier dans le Quanna Sund. La distance est d'environ 14 milles soit 28 aller et retour.

Le Harald Sund, où nous passons d'abord, est un des fjords les plus étroits, les plus encaissés : dans les deux tiers Nord, ses parois des deux côtés sont absolument inaccessibles. Nous laissons à gauche le pittoresque village de Harald sur son tapis de verdure, à droite Aaerne et Strøud. Puis c'est une succession de grottes, de cascades, de rochers fantastiques ; les sommets de Kunøe prennent des aspects extraordinaires : c'est un formidable mur à pic garni de créneaux, puis des villes étranges et énormes ressemblant aux dessins de Robida, un monde de géants avec des tourelles, des clochetons, des poternes et des donjons. Vers Borøe, c'est la falaise droite et polie par l'écoulement perpétuel des eaux.

Sur la carte nous voyons marqué un village du nom de Skaollofte ; nous le cherchons, mais en vain, quand un de nos rameurs nous montre, perchés sur un rebord inattendu de la falaise, une maison, un hangar à claire-voie pour dessécher la viande de mouton et un hangar

pour remiser un bateau : par un ingénieux système de cabestan, le bateau peut y être assez facilement hissé. Cela me rappelle le port au quatrième étage de Victor Hugo, qui existe toujours à Guernesey. Un champ minuscule assure un peu d'orge aux philosophes qui habitent ce soi-disant village.



Kalsøs Fjord.

A gauche, nous laissons le formidable cap Nakken, extrémité Nord de Kunøe, et nous doublons Mulen, extrémité de Borøe, cap percé de nombreuses grottes où autrefois abondaient les phoques qui étaient très nombreux dans l'archipel. Mais si les phoques aiment le poisson, les Féringiens l'aiment également et, depuis quelques années, par une chasse féroce, ils sont parvenus à détruire complètement leurs rivaux, causes de tant de jolies légendes.

Devant nous, terminant l'île Widerøe, est le cap Ennebjerg, extrémité la plus septentrionale des Féroë, puis le joli village de Widerøe. Il pleut maintenant à verse et nous sommes heureux d'arriver, par une éclaircie, à l'usine de Norddeble.

Il y a quatre usines semblables aux Féroë et chacune est fournie de baleines par un petit bâteau pêcheur à vapeur, portant le nom de la localité de l'usine. Celle de Nordedble est la plus importante, grâce à l'habileté et à la chance du capitaine du vapeur, homme aimable s'il en fût et qui nous invite à venir pêcher avec lui. Malheureusement il faudrait pour cela quatre ou cinq jours et le temps presse de rentrer en France : mais nous reviendrons.

Cette pêche à la grande baleine n'est pratiquée aux Féroë que depuis trois ans, mais elle a déjà rapporté cinquante-pour-cent à la Compagnie norvégienne qui s'en occupe.

Les vapeurs sont des petits bâteaux en fer d'une trentaine de mètres de longueur et pouvant filer une douzaine de nœuds grâce à une forte et silencieuse machine. A l'avant est un canon porte-amarre lançant un harpon muni de deux branches articulées et d'un obus. A ce harpon est capelé un très fort grelin lové sur un plateau qui peut se replier et venir ainsi protéger le canon contre les embruns. Au haut du mât de misaine est une sorte de barrique, le « nid de pie », où se place la vigie chargée de découvrir les cétacés. Enfin il y a à bord un fort treuil à vapeur.

On croit généralement que la baleine est un animal qui tend à disparaître et qu'il faut aller chercher au

loin dans les mers glaciales. On peut donc se demander comment cette pêche est aussi productive et pourquoi il existe de si nombreux postes de baleiniers en Islande et en Norvège. L'explication est cependant fort simple. Il existe et il a toujours existé deux espèces de grosses baleines. D'abord la baleine « franche », ce qui veut simplement dire qu'elle flotte quand on vient de la tuer. La quantité de lard, chez celle-ci, est plus considérable et les fanons sont d'une plus grande valeur. Ce sont ces baleines qui tendent à disparaître. La deuxième espèce est la baleine dite « foncière », qui coule lorsqu'elle est tuée. Celles-ci sont très nombreuses. Elles ne le cèdent en rien par la taille aux baleines franches : elles sont seulement un peu moins grasses et leurs fanons ont moins de valeur, ce qui a actuellement peu d'importance, l'industrie les remplaçant par de l'acier.

Extérieurement, la baleine foncière se distingue de la baleine franche par un petit aileron qu'elle porte sur le dos et par un plissement particulier de la peau sous la gorge et sous le ventre.

Autrefois, embarqué dans de légères baleinières, on envoyait à la main des harpons portant une mince ligne ; si l'on s'attaquait à une foncière, celle-ci coulant dès qu'elle était tuée était irrémédiablement perdue et souvent entraînait même au fond lignes et harpons, parfois barque et hommes : on se gardait donc bien de s'attaquer à d'autres qu'à la baleine franche qui devint alors de plus en plus rare.

Il y a environ soixante ans, un simple baleinier norvégien, Swen Foyn, eut l'idée de pêcher la foncière avec

les engins que nous venons de décrire : grâce au solide harpon articulé, au fort grelin et au treuil à vapeur, il est toujours facile de remonter la prise à la surface et de la remorquer jusqu'à l'usine. Swen Foyn s'établit sur les côtes du Finmark et mourut millionnaire.

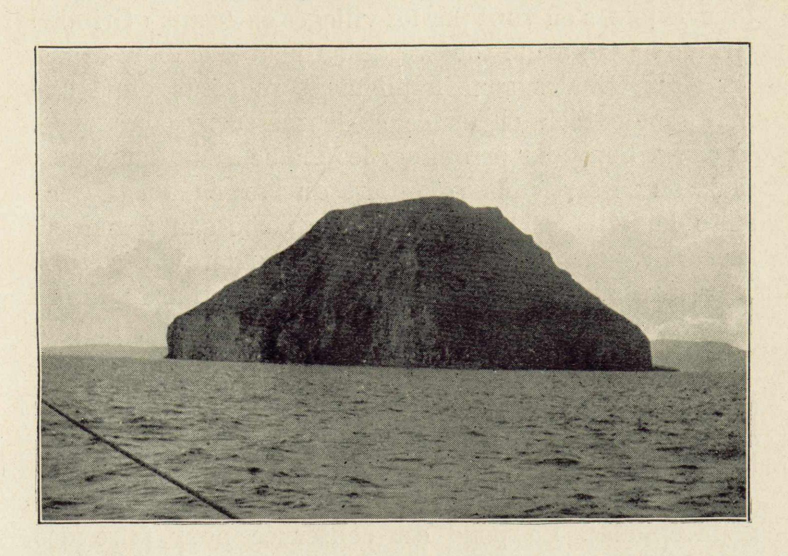
Quand une baleine est signalée par la vigie placée dans le « nid de pie », le capitaine se met à l'avant, la main sur la détente du canon, et le timonier, sur la passerelle, suit les indications de la vigie pour la conduite du bateau. La baleine, qui dort le jour sur l'eau sans méfiance, s'approchant quelquefois même du navire « qu'elle prend, a dit Michelet, pour un grand frère », est tirée à quinze ou vingt mètres au plus. Obus et harpon disparaissent dans l'animal : celui-ci veut fuir, les branches du harpon s'écartent tandis que l'obus éclate, la baleine est tuée raide et coule ; on vire le grelin au cabestan et la proie est solidement amarrée à bâbord.

Les baleiniers, quand le temps est beau, prennent en moyenne une baleine par semaine ; nous en avons vu qui dépassaient 35 mètres de longueur.

L'usine de Norddeble est dirigée par le fils de notre ami M. Lutzen, consul de France à Thorshavn, qui nous montre en détail son domaine.

Grâce à un treuil à vapeur, la baleine est hissée à terre sur un vaste plan incliné. Avec un grand couteau à lame courbe au bout d'un manche tenu à deux mains, les baleiniers la taillent en longues bandes larges d'un mètre, qui sont ensuite débitées en masses cubiques. Des godets comme ceux d'une drague montent le lard à un broyeur qui lui-même le rejette ensuite dans des

chaudières où la graisse est fondue. Il n'y a plus qu'à recueillir l'huile. Certains os sont passés également dans des sortes d'autoclaves, les fanons sont recueillis. La carcasse et les viscères sont rejetés dans le fjord dont les rives, sur une longueur de plusieurs kilomètres, sont



Le petit Dimon.

transformées ainsi en un immense charnier. L'odeur de l'usine est épouvantable et nous poursuit pendant plusieurs heures, faisant presque oublier celle des cadavres avoisinants.

Cette industrie, je l'ai dit, ne date que de trois ans ; mais de temps immémoriaux, les Féringiens pêchent un cétacé, le « delphinus globiceps », dont l'arrivée par bandes a lieu généralement en août ou

septembre et est considérée, à juste titre, comme une aubaine par les habitants qui nomment ce dauphin « grindeleval ». Dès qu'une bande est signalée, les embarcations hissent une veste au bout d'un aviron, des feux sont allumés à terre, et femmes et enfants, comme fous de joie, s'en vont par les villages en criant « Grinde ! Grinde ! » On arme tout ce qu'on peut d'embarcations, les globicéphales sont habilement rabattus dans une petite baie bien encaissée et le massacre commence. Tout est bon pour assommer les malheureux dauphins ; mais on se sert plus volontiers du harpon, on tue ensuite la bête en lui enfonçant un couteau à baleine spécial à quatre travers de doigt en arrière des évents. Il est probable qu'à cet endroit on coupe l'articulation occipito-atloïdienne : car, disent les pêcheurs, la tête bascule immédiatement en avant et l'animal meurt sur le coup. Durant l'hiver, les habitants s'amusent à fabriquer et à incruster de cuivre et d'os les manches et les fourreaux de ces couteaux.

On tue souvent en quelques heures des centaines de globicéphales. La peau est conservée pour faire des courroies, la chair est mangée, le lard est converti en huile et conservé dans la vessie préparée pour le recevoir. On prétend que ces animaux peuvent représenter jusqu'à 180.000 francs par an. Un dixième du bénéfice est prélevé pour en faire trois parts : une destinée à l'église, une aux prêtres, une au roi. Sur les neuf dixièmes restant, un pour cent est réservé aux écoles, un pour cent aux pauvres, et le surplus est partagé entre tous ceux qui ont mis la main à la pêche, ne fût-ce qu'en aidant à mettre une embarcation à la mer.

Ce partage est évidemment une vieille coutume Norse, car Walter Scott, dans le *Pirate*, le décrit ainsi lors de la fameuse pêche à la baleine qu'il situe dans un des voës des Shetland.

Aux Féroë existait autrefois une bizarre superstition par laquelle la pêche n'était jamais profitable si des femmes ou des prêtres y assistaient.

De l'usine nous nous rendons au petit village de Deblé distant de quelques centaines de mètres. Il pleut à verse et nous demandons à notre équipage s'il n'y aurait pas moyen d'aller manger nos provisions dans un endroit couvert. On nous montre une maison fort propre et nous croyons comprendre qu'il s'agit là d'une sorte d'auberge. La jeune-fille de la maison, grande, bien faite et adorablement jolie, un sourire sur les lèvres, nous met une belle nappe blanche, nous apporte des couverts, des verres, des fleurs, puis nous donne du café délicieux et un exquis gâteau. Un brave chien nous aide à dévorer nos provisions : il conservera certainement une très haute opinion des voyageurs français et de la nourriture qu'ils apportent. Pendant tout le repas, croyant être dans une auberge, nous commandons tout ce que nous désirons, très poliment heureusement, mais enfin nous commandons. Au moment de partir, nous demandons à notre charmante hôtesse ce que nous lui devons : elle nous rit au nez et va chercher son père qui refuse absolument toute espèce de rémunération, se disant trop heureux d'avoir reçu des étrangers. Nous étions affreusement confus et au désespoir de n'avoir pas sur nous un bijou quelconque à offrir à la fille de cet homme hospitalier.

Le retour s'effectua sans incidents, tantôt à la voile au milieu des rafales, tantôt à la rame.

En somme, notre équipage, avec une heure de repos, avait souqué pendant huit heures : il semblait pourtant aussi frais et dispos qu'au départ.

Ces excursions en canot coûtent assez cher, qu'on soit étranger ou non : nous en avons eu pour une soixantaine de francs. Heureusement pour les Féringiens qui ont à se déplacer dans les îles, un petit vapeur effectue maintenant, environ tous les huit jours, un trajet régulier entre les principaux villages.

A propos de paiement, il est bon de signaler qu'il n'y a pas lieu de se préoccuper de l'effigie des pièces. L'or, l'argent et le cuivre de tous les pays, France, Angleterre, Allemagne, Norvège, etc., sont acceptés sans discussion, la monnaie rendue avec une rapidité incroyable et sans la moindre erreur.

Le 18 août, nous appareillons à 9 h. 1/2 du matin et, après des alternatives de vent debout et de calme, entraînés par le courant favorable, malgré les raz et les tourbillons, nous mouillons à 6 h. 1/2 devant Thorshavn; nous débarquons Magnus Hejnessen, enchanté de son séjour parmi nous et emportant la plus haute considération pour la cuisine française.

La rade de Thorshavn est très animée, car la jolie canonnière danoise, qui stationne généralement à Trangisvaag, vient d'arriver, ainsi que le petit vapeur local. Une visite au gouverneur et au consul et, après une nuit de calme, nous appareillons le 19 août, à 3 h. 1/2 du matin pour le Trangisvaag fjord, dans l'île Suderøe. Il fait beau, avec brise modérée de O.-S.-O. Nous lon-

geons de très près les îles Sandøe, Store Dimon et particulièrement celle de Lille Dimon (le petit diamant), qui ressemble à une meule de foin. Les bords sont tellement à pic qu'on ne peut y grimper qu'avec des



Effet de nuage à Klaksvig.

crochets de fer enfoncés dans les crevasses de la falaise. Elle est cependant habitée l'été par deux personnes qui ne vivent que de la chasse périlleuse aux oiseaux de mer qui y abondent.

Cette chasse aux oiseaux de mer est pratiquée par les Féringiens, qui les mangent et vendent également les plumes : elle peut être considérée comme leur sport

national. Mais elle est terriblement dangereuse. Elle se pratique généralement vers le mois de juin et surtout, bien entendu, dans les falaises où l'on trouve le plus d'oiseaux : or celles-ci sont justement les plus élevées et les plus inabordables.

Les chasseurs se font descendre par une corde, assis dans un nœud de chaise. Ils sont munis d'une gaule longue d'environ trois mètres, qui leur sert à s'écarter quand la falaise fait une saillie au dehors, à se balancer au contraire quand la falaise fait une rentrée, de façon à se rapprocher d'elle et à atteindre ainsi un rebord. Une fois sur le rebord, ils se débarrassent de la corde et l'attachent à une saillie ; puis, soit à la main, soit avec un bâton, ils prennent les oiseaux dans les trous. Mais le meilleur et le plus usité des procédés est de fixer un filet au bout de la gaule et de prendre au vol les oiseaux comme on prend des papillons, cette chasse ne pouvant bien se faire d'ailleurs que par certains vents qui font voler les oiseaux parallèlement à la falaise. On retrouve ce procédé de chasse au filet chez les Grøenlandais, et le Dr Hayés en parle dans la narration de son voyage à la mer libre du pôle arctique (1860-1862). Quelquefois les chasseurs emportent avec eux des provisions et restent ainsi pendant plusieurs jours sur des rebords de la falaise.

Inutile d'insister sur les dangers de cette chasse et sur la fréquence des accidents ; mais, nous le répétons, le Féringien ne connaît pas la peur.

On nous a montré à Thorshavn un homme auquel était arrivé l'aventure suivante. Il s'était fait descendre pour plusieurs jours sur un rebord de falaise qu'il croyait

reconnaître ; mais il se trompa et, après s'être balancé avec sa gaule, il s'arrêta sur un rebord étroit où un séjour prolongé était impossible... Ceux qui l'avaient descendu, le voyant arrêté, partirent ne devant venir le rehisser que trois jours plus tard ! Notre homme, cependant, décide qu'il remontera à la force des poignets, une fois chasse faite : il attache sa corde à une saillie et se met à la poursuite des oiseaux. Mais la corde mal fixée se détache : elle pend maintenant à plus de trois mètres du rebord où se trouve le chasseur et sur lequel il ne peut ni se coucher ni même s'asseoir. Sa gaule est trop courte pour atteindre la corde. Enfin, après plusieurs heures d'angoisse, il prend son parti : par un terrible saut au-dessus de la mer qui bouillonne 200 mètres plus bas, il parvient à saisir la corde qui se balançait au vent et remonte sain et sauf...

On nous a montré également un homme boitant des deux jambes depuis l'âge de treize ans, et qui passe pourtant pour un des meilleurs chasseurs d'oiseaux de tout l'archipel. Voici comment lui arriva cet accident : Il est défendu aux enfants au-dessous de quinze ans de se livrer à cette chasse dangereuse ; mais, comme sous toutes les latitudes, ils s'empressent de désobéir. Notre homme donc, à l'âge de treize ans, se fit descendre par un camarade sur une saillie gazonnée, à 60 mètres au-dessus du niveau de la mer. A peine s'était-il éloigné de sa corde qu'il s'aperçoit que le terrain glisse sous ses pieds. Il se sent perdu, lorsqu'il distingue à une quinzaine de mètres plus bas une autre petite saillie gazonnée. Il n'hésite pas, et, au lieu de se laisser entraîner avec l'éboulis dans une chute fatale, il saute de lui-

même sur l'étagère inférieure et en est quitte pour se casser les deux jambes. Quelques heures plus tard, on le remontait sur le bord de la falaise.

Après un louvoyage rendu long et difficile par les rafales et par les brumes, nous finissons par mouiller à 11 heures dans le Trangisvaags fjord, devant la ville de Tveraa, port de Trangisvaag, plus petite que Thorshavn mais plus importante commercialement. La *Laura*, courrier de Copenhague, vient d'arriver et, à notre grand étonnement, sur les sept passagers, il y a cinq Français allant en excursion en Islande. On se serre vigoureusement la main en se souhaitant réciproquement bon voyage.

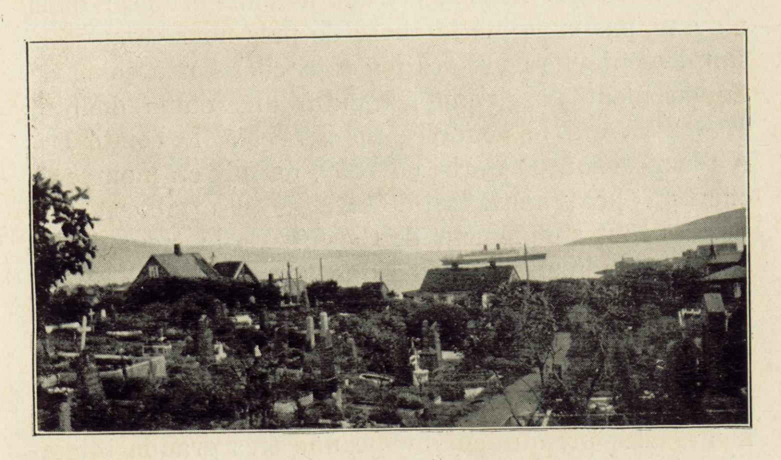
L'arrivée du paquebot cause dans Tveraa une grande animation et, à tous les mâts de pavillons, flottent les couleurs ou les flammes danoises. Tveraa est d'ailleurs une ville très commerçante : plusieurs bateaux sont en rade et, notamment, le long d'un appontement, un petit vapeur norvégien qui doit partir le soir même pour Glasgow et qui, comme toujours, accepte aimablement une dépêche pour les nôtres. Nous devions d'ailleurs arriver rapidement à Stornoway d'où nous pûmes télégraphier avant que ce vapeur ne parvînt à Glasgow.

Ici encore, quantité de morues : nous avons pu prendre une série de photographies de ce poisson à tous les stades de sa préparation.

Enfin, une chose curieuse frappe nos yeux : objet étrange dans un pays où il n'y a ni téléphone, ni télégraphe local ou continental, ni projet d'en établir un, c'est un superbe poteau télégraphique portant son godet de porcelaine et fièrement planté à l'entrée de la

ville. D'où venait-il, et qu'y faisait-il ? Quelqu'un nous assura qu'il était là comme curiosité.

Suderøe, en dehors de Tveraa, est une île importante à cause d'un gisement de charbon encore peu exploité, mais dont on parle beaucoup. Il est certain qu'à Qualvig, dans la même île, par des tunnels creusés dans le



La rade de Thorsavn. Vue du cimetière.

flanc de la montagne, les habitants extraient un mauvais charbon qui sert à des usages ménagers. Au sujet du grand gisement, les avis sont très partagés, mais nous savons qu'une Société cherche actuellement, à Paris, à monter cette affaire.

Le Dr Labonne, fort compétent en la matière, donne (1887) de la meilleure qualité l'analyse suivante :

Carbone	68,20
Hydrogène	5,02
Soufre	0,00
Oxygène et azote	24,30
Cendres	2,48

On ne trouve de charbon dans aucune autre des îles, et voici ce qui nous a été dit à nous-mêmes : mais, n'ayant pas examiné la chose de près nous rapportons simplement une conversation sans chercher à conclure. Ce gisement aurait appartenu à une dame danoise, Mme P..., qui le vendit à un Français, le comte L... A l'Exposition de Paris, en 1889, on mit en montre du charbon provenant, soi-disant, de ces mines, mais venant tout simplement de Cardiff. Enfin, nous dit un autre, en admettant même que le charbon fût réel et bon, les veines sont tellement minces que l'exploitation en serait très mauvaise.

Il est certain que si ce charbon était bon et abondant, la situation économique des Féroë changerait rapidement, elles prendraient même une très grande importance au point de vue militaire. Cette importance militaire, avec les choses telles qu'elles sont, existe d'ailleurs ; mais nous ne voulons pas entrer ici dans des détails que ne comporte pas ce récit de voyage (1).

De Trangisvaag aux Hébrides.

A 3 heures, nous appareillons et, le cap au Sud par fort vent de O.-S.-O., nous disons un adieu ou plutôt un

(1) L'exploitation de ces mines a été totalement abandonnée.

au revoir ému aux Féroë : c'est là un pays à la fois si curieux par sa grandiose sauvagerie et si intéressant par les mœurs de ses sympathiques et hospitaliers habitants, qu'on ne demande qu'à y revenir.

Vers 7 heures, fort vent d'Ouest avec mer grosse et tourmentée. Sous la voile de cape, la misaine à un ris, la trinquette et le foc nº 3, nous faisons néanmoins bonne route au plus près.

Le 20 août, le vent est toujours très fort et la mer grosse. Nous passons entre North- Rona et Sulisker. La mer devient alors moins hachée, mais la houle est énorme. Nous apercevons bientôt, sous le vent, la côte dentelée de l'Écosse et, à 6 heures, au vent à nous, le phare de la Butt of Lewis. Mais le vent calmit progressivement et finit par nous abandonner complètement à la grosse houle qui nous secoue d'importance.

Le 21 août, par bonne brise du S.-O., qui se lève à 3 heures du matin, nous louvoyons le long de terre et, à 9 h. 1/2, nous entrons dans la belle rade de Stornoway.

Une mouette qui n'avait pas quitté le *Pourquoi Pas ?* depuis les Féroë et qui, lorsqu'elle était fatiguée, se perchait sur la pomme du grand mât, nous abandonna à cet endroit et reprit la route du Nord.

L'après-midi, gros coup de vent de S.-O. Nous visitons le beau parc du château de Lewis, et la ville, qui nous paraît aussi peu intéressante que les environs. Mais le télégraphe dont nous avions été totalement privés aux Féroë et le courrier qui nous attendait depuis huit jours occupèrent facilement notre temps. Nous ne trouvâmes pas toutes nos lettres : quelques-unes, en effet, avaient été expédiées par la poste à

Nouméa, aux Nouvelles-Hébrides ! Elles nous revinrent au mois de novembre.

Il y a des choses curieuses à voir aux Hébrides, notamment des vestiges druidiques ; mais l'obligation de rentrer en France nous empêchait de faire de longues excursions (1).

Des Hébrides à Milford.

Le 22 août, à 3 h. 1/2 du matin, pluie et temps bouché avec très fortes rafales du S.-O. ; mais, à 7 h. 1/2, le vent tourne au N.-O., le temps s'éclaircit et nous appareillons. A 10 heures, par le travers du Loch-Shell, calme plat. Vers midi, brise du S.-O. : nous hissons la grand'voile qui s'était reposée depuis le départ de Westmanhavn et nous louvoyons dans le dangereux sound de Shiant. A 10 heures du soir, par le travers d'Ushimish, nous sommes accalminés et il pleut à verse.

Le 23 août, vent de N.-O. très faible. Nous remettons enfin les mâts de flèche en place et, avec tout dessus, y compris le spinnaker, nous faisons petite route. Le soir, nous sommes de nouveau accalminés, avec le feu de Dubh-Artach à 17 milles de nous.

Le 24, à 7 heures du matin, petit vent de S.-S.-O. Nous faisons un grand bord jusqu'à Inishtrahull et un second bord nous amène sous la pointe Cathair. Pendant la

(1) A cette époque je ne pouvais prévoir que Stornoway deviendrait la base du croiseur auxiliaire britannique que je commandai au début de la guerre.

nuit, nous sommes accalminés par le travers de l'île Rathlin où nous avions été si brutalement secoués l'année précédente.

Le 25, le baromètre baisse lentement et régulièrement. Par petite brise du S.-O., qui va en fraîchissant, nous louvoyons avec tout dessus dans le canal du Nord ;



Féringiens modernes à Thorsavn.

mais, à 10 heures, le vent fraîchit et, en même temps, le brouillard devient intense. Nous amenons les flèches et il faut mettre en travers toutes les 45 minutes pour sonder. Nous naviguons ainsi jusqu'à 3 heures, moment où la brume se lève : nous nous trouvons à la hauteur du Lough of Belfast. Le vent tombe et le courant nous entraîne au Sud. Le baromètre baisse toujours et l'apparence du temps devient très vilaine ; malgré le calme,

nous calons les mâts de flèche, hissons la voile de cape et le tourmentin et prenons deux ris dans la misaine. Vers 8 heures, le vent se lève fort du S.-E., et va en fraîchissant, passant par tous les caps pour arriver au N.-O. En prévision d'un coup de vent des régions Ouest, nous gouvernons constamment au plus près pour nous rapprocher de la côte d'Irlande.

Le 26, à 3 heures du matin, nous sommes sur le méridien du cap St-John dont nous voyons le feu à tribord. Nous laissons alors arriver un peu ; mais, subitement, le vent souffle en tempête du O.-N.-O., la mer devient affreuse et brise d'une façon terrible : nous fuyons, tout en cherchant à nous élever au vent pour éviter d'être drossés sur la côte du pays de Galles et pour gagner l'abri relatif que nous supposons trouver sous le vent des bancs d'Irlande. Nous embarquons quelques gros coups de mer, mais *Pourquoi Pas ?*, comme toujours se comporte admirablement.

A midi, nous doublons le bateau-feu de Cadlington et allons de bateau-feu en bateau-feu jusqu'au phare de Tuskar. Ce que je prévoyais se réalise : pendant ce dernier trajet, la mer brisant sur les bancs nous arrive moins formidable, bien que cependant elle écume dangereusement autour de nous. A 6 heures, nous laissons Tuskar à tribord et gouvernons le cap au Sud pour doubler Smalls et entrer à Milford. A mesure que nous gagnons le large, la mer devient énorme ; mais, heureusement, le vent mollit un peu et elle brise moins. Enfin, à 7 heures du matin, le 27 août, nous mouillons en rade de Milford, sans avoir pris un instant de repos depuis quarante heures.

Milford était pour moi pays de connaissance, car, en 1889, j'y étais resté douze jours. C'est d'ailleurs une rade admirable et un excellent mouillage.

De Milford en France.

Le 28 août, à minuit, le vent calmit subitement et le 29, à 8 h. 1/2, nous appareillons par vent de S.-O., mer assez grosse. Le 29 et le 30, nous louvoyons pour gagner Land's End ; mais nous restons accalminés par le travers de Longship jusqu'au 31, à 11 heures du matin.

Le 1er septembre, brume épaisse et petit vent d'E.-S.-E. qui va en fraîchissant. Nous faisons assez bonne route un peu sous le vent de notre cap avec tout dessus. A 10 h. 1/2, nous voyons Roches Douvres un peu au vent à nous. Le vent devient alors très fort et la mer d'autant plus énorme que nous sommes en grande marée. Il nous faut successivement prendre un, puis deux ris dans la grand'voile, et caler les mâts de flèche. En vain, nous cherchons à doubler Roches Douvres : le courant nous prend en grand debout et nous ne gagnons rien au louvoyage.

Le temps devient de plus en plus mauvais : nous décidons d'abandonner Saint-Malo et d'entrer à Lézardrieux. La mer est énorme et la brume épaisse ; nous finissons néanmoins par faire bonne route sous notre misaine et, à 9 heures du matin, nous mouillons en rade de Lézardrieux.

Notre voyage était terminé et le retour à Harfleur,

notre point de départ, par Saint-Malo et Cherbourg, devait s'effectuer sans incidents.

Nous avions rempli notre programme en tous points, accomplissant une croisière des plus intéressantes et sans la moindre avarie, malgré les brumes et des temps particulièrement mauvais, ce qui est tout à l'honneur du bateau et de son équipage qui, pendant cette croisière, ont fait l'admiration des Anglais eux-mêmes !

Nous avions parcouru en six semaines, sans tenir compte des détours forcés quand on navigue, 2.260 milles à la voile, et nous avions promené notre pavillon national et le guidon de notre club dans les pays où on ne les rencontre presque jamais (1).

(1) L'année suivante je revins aux Feroë, cette fois avec une goëlette me permettant des visites plus faciles et plus étendues de tous les fiords. Mais une description de ce séjour n'ajouterait rien aux lignes qui précèdent.

Récidives.

Trente-trois ans se sont écoulés depuis ce récit. Dans l'intervalle j'ai sillonné des mers plus lointaines, à bord d'un autre Pourquoi Pas ?, *plus grand que le premier et qui a conduit le pavillon français des terres glacées de l'Antarctique à la banquise du Grönland. Mais je suis retourné dix ou douze fois aux Féroë, toujours avec un égal plaisir et une admiration non diminuée. Mon troisième voyage à ces îles date de* 1912 ; *depuis la guerre je m'y arrête presque chaque année et j'y reçois admirablement le même accueil charmant.*

* * *

En 1912, après dix ans d'absence, mouillant sur rade, je retrouvais mes Féroë, à première vue sans changement ; tout au plus à Thorsavn quelques maisons agrandissaient cette petite capitale qui conservait son caractère d'autrefois. Mais en descendant à terre, je pus constater que le progrès avait accompli son œuvre. Les Féroë n'étaient plus isolées du reste du monde

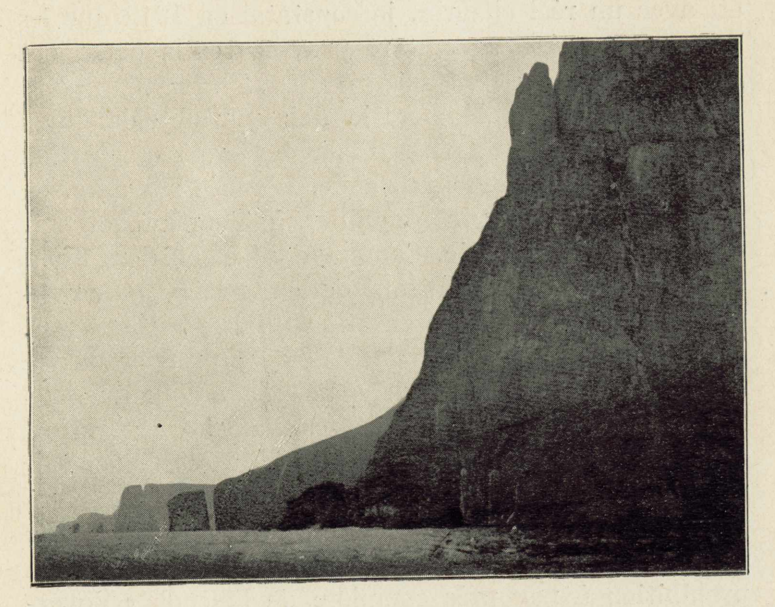
pendant les longs mois d'hiver. Des phares automatiques, judicieusement placés, guidaient désormais les navires qui, hiver comme été, assuraient les communications régulières et nombreuses avec Copenhague, les Iles Britanniques et la Norvège. De petits vapeurs locaux reliaient les îles entre elles et déjà de nombreuses barques pontées à moteur sillonnaient les fjords.

Un câble venant d'Islande et aboutissant en Écosse permettait l'envoi de télégrammes de Thorsavn et même de Trangisvaag (communiquant par T. S. F.) ; le téléphone faisait son apparition.

La ville était éclairée à l'électricité et nous pûmes même profiter d'un petit atelier alimenté par la houille blanche pour faire effectuer, dans d'excellentes conditions, quelques réparations de machine.

Les arbres de notre agent consulaire et du palais du Gouverneur dépassaient sans crainte les murs qui avaient protégé les débuts de leur croissance ; d'autres, timidement, sur différents points de la ville, cherchaient à suivre leur exemple. Les boutiques étaient plus nombreuses, fournissant souvent des vêtements au détriment des costumes nationaux ; je me souviendrai toujours d'une épidémie d'affreux bérets en paille qui, pendant quelque temps, défigurèrent les malheureux enfants. Ils étaient d'origine allemande et l'histoire de leur invasion est instructive. Une division de navires de guerre de même nationalité visitait annuellement les Féroë, se faisant remarquer par la hardiesse de ses évolutions, la bonne tenue de ses équipages et son empressement à rendre des services aux habitants. De magnifiques paquebôts, étincelants de luxe, leur succé-

daient, lançant aux Féringiens des centaines d'invitations à des bals à bord et donnant des concerts sur la petite place publique ; puis survenaient des cargos chargés de marchandises qu'ils écoulaient facilement.



Côte Nord-Ouest des Feroë.

Ainsi que je l'ai déjà dit, certains des habitants des Féroë sont des originaires du Schleswig qui optèrent pour le Danemark lors de l'annexion de cette province par l'Empire allemand. La sympathie des Féringiens pour la France se manifestait largement lors de mes premières visites en 1901 et 1902, et ce n'était pas sans émotion que j'avais vu dans plusieurs apparte-

ments l'image symbolique de l'Alsace, faisant vis-à-vis à celle du Schleswig. Mais, les flatteries des Allemands et la profonde insouciance de nos nationaux avaient eu, jusqu'à un certain point, raison de ces sentiments et, avec un réel chagrin, je constatai en 1912 que les gravures représentant notre province esclave avaient disparu.

En rentrant en France, je finis par obtenir qu'au moins notre stationnaire d'Islande ferait escale aux Féroë en se rendant en Islande. L'année suivante, en effet, le *Lavoisier* vint mouiller à Thorsavn la nuit même de notre arrivée. Commandant et officiers firent de leur mieux, en y mettant de leur poche, pour remplacer les frais de représentation qu'ils n'avaient pas.

En 1912, le *Pourquoi Pas ?* était le premier navire de notre nationalité revu dans cet archipel depuis ma dernière visite, dix ans auparavant ! Je retrouvai tous les vieux amis, qui ne dissimulaient pas leur satisfaction à nous revoir. Un des plus empressés à venir à bord fut notre ancien pilote Harald ; il n'avait guère vieilli et attribuait cette jeunesse prolongée à la prohibition à peu près complète de l'alcool. « Voyez-vous, M. Charcot, me dit-il, sans boire je me porte mieux et avec l'argent que j'ai ainsi économisé je me suis acheté une bibliothèque avec laquelle je m'instruis ». Je lui fis répéter cette déclaration devant tout l'équipage — sans ajouter de commentaire.

Le *Pourquoi Pas ?*, en 1912 et 1913, parcourut à nouveau tout l'archipel, complétant sa connaissance des îles. Il n'y a plus un seul fjord ni une petite localité que nous n'ayons visités. Les superbes falaises du Nord

et du Nord-Ouest, uniques dans leur grandiose et impressionnante beauté n'ont plus de secret pour moi. Seuls les couloirs et les grottes, une des merveilles du monde, qui ne peuvent être parcourus qu'avec des



Côte Nord-Ouest des Feroë.

embarcations locales par un temps exceptionnellement beau, me restent à connaître. J'ai maintes fois navigué au pied de ces murailles géantes, aussi près que la prudence le permettait. Choisissant volontairement les périodes de coups de vent du Sud, nous y subissions sans crainte, grâce à notre machine, les terrifiantes ra-

fales. Des sommets encapuchonnés de nuages noirs, elles tombaient sur nous en sifflant, séparées par de courtes périodes d'un silence inquiétant. Des trombes de poussière d'eau assaillaient notre navire qui, à sec de toile, gitait fortement, serrant le cœur de ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore subi cette épreuve. La mer fouettée écumait sur place, mais n'avait pas le temps de se soulever en vagues ; au large, par coup de vent général, elle était démontée ; par coup de vent local on y retrouvait le calme. Mes camarades ont compris l'ardeur et la coquetterie que je mettais à leur faire partager ces émotions étranges.

Une amusante légende se rattache à deux roches isolées qui prennent vaguement l'aspect d'un homme et d'une femme ; écartés de la haute et perpendiculaire falaise à l'entrée de l'Eide fjord, ils semblent vouloir s'en éloigner. L'homme, Risen, a 75 mètres de taille ; il est suivi de sa femme Kœllingen, de 3 mètres plus petite ; celle-ci a une tête ronde sur un corps très bombé d'où se détachent des tronçons de jambes. Tous deux aux temps jadis étaient de méchants géants ; ils avaient frappé une amarre dans une encoche, toujours visible au sommet de la falaise de plus de 500 mètres de hauteur ; ainsi nourrissaient-ils le projet d'entraîner les Féroë au large et de les noyer. Mais le dieu Thor veillait et les transforma en statues de pierre avant qu'ils n'aient pu accomplir leur vilaine besogne. Le Féringien qui nous conta cette histoire ajouta, faisant allusion à ses formes arrondies, qu'il était temps, car Kœllingen n'aurait pas tardé à mettre au monde des enfants aussi mauvais que leurs parents — et alors !... Les chalutiers

anglais ont adopté la légende mais désignent le couple sous les noms de Gog et Magog.

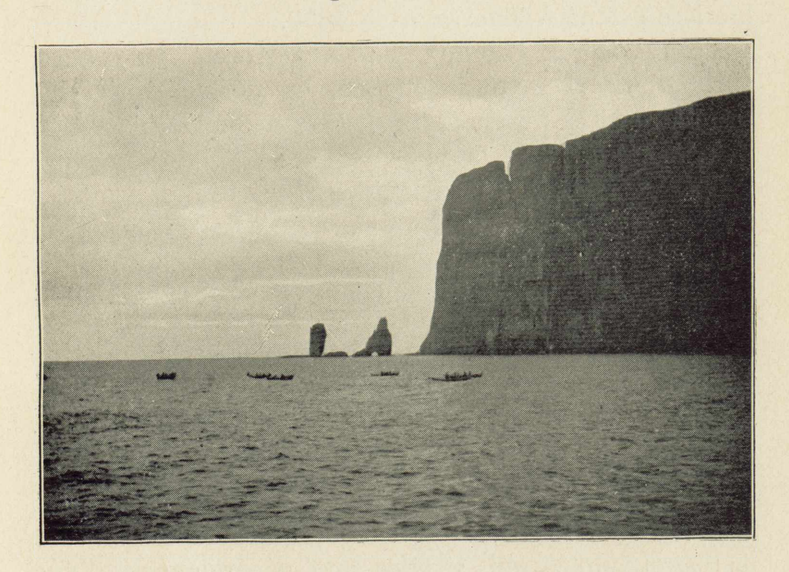
* * *

En 1914, nous allions appareiller pour les Féroë quand la guerre éclata.

Toujours avec le *Pourquoi Pas ?*, j'y retourne presque régulièrement depuis 1922 ; cet archipel est pour moi comme une fontaine de Jouvence ; j'y retrouve les impressions, les souvenirs de ma première navigation sérieuse. Grâce à l'intelligente sollicitude du Danemark, secondée par le travail opiniâtre et altruiste des habitants, la transformation se poursuit. Au prix de véritables acrobaties et d'exploits, les plus petits groupements sont maintenant reliés entre eux par le téléphone ; les îles du Sud, éloignées de celles du Nord, communiquent par T. S. F. et le poste de Thorsavn est un des observatoires météorologiques les plus importants de la région européenne de notre hémisphère ; deux câbles télégraphiques rejoignent le continent.

Le cinéma tourne avec succès à Thorsavn et à Tveraa ; nos grands magasins déversent les modes de Paris et les objets ménagers, luttant parfois avec succès contre la concurrence étrangère ; la couleur locale y a évidemment perdu et cependant on rencontre encore des hommes coiffés du bonnet rayé bleu et rouge, vêtu de « vadmel » avec les bas de laine grise, la culotte courte à trois boutons et les espadrilles en peau de mouton. Les embarcations, sans changer leurs formes primitives adaptées aux conditions de la région, sont munies de moteurs.

Dans l'intérieur, qui paraissait impraticable, des routes se sont miraculeusement ouvertes, parcourues aussitôt par des automobiles. La plupart des maisons sont restées en bois peint aux couleurs voyantes, le toit est recouvert de gazon, émaillé de renoncules en



Gog et Magog. Eide fiord.

été et où picorent les poules ; mais hélas ! la tôle ondulée a fait son apparition ainsi que le ciment armé. Il y a deux banques à Thorsavn et deux hôtels confortables. On trouve à peu près tout dans les boutiques dont quelques-unes sont luxueuses.

L'hôpital moderne pourrait être envié par bien des arrondissements de Paris et un sanatorium est installé

à quelques kilomètres de la ville ; dans l'une et l'autre formation des récepteurs pendus au lit de chaque malade leur permettent d'entendre les concerts et les nouvelles de toute l'Europe. Un monument rappelle que Finsen, inventeur de la méthode de traitement par la lumière est né à Thorsavn en 1860.

D'importants travaux ont transformé les rades, abris d'une sécurité incertaine, en ports fermés. De grands navires viennent se mettre à quai à Thorsavn et à Tveraa.

1919 a fait heureusement disparaître les gravures symboliques du Schleswig et de l'Alsace ; un beau vase de Sèvres que le Gouvernement français m'a fait l'honneur de me confier, pour le porter en 1922 au Gouverneur, rappelle cet événement.

D'ici peu, le français presque totalement délaissé, deviendra langue courante dans l'archipel. Je laisse la parole à mon ami le professeur J.-L. Faure, pour expliquer ce phénomène (1) :

« Notre première visite est pour les sœurs. Charcot apporte pour leur humble chapelle une de ces statues de Saint-Sulpice qui, si elles sont généralement d'une valeur artistique contestable, possèdent en tout cas le pouvoir d'éveiller dans l'âme des croyants des sentiments dont il est impossible de ne pas reconnaître la touchante sincérité.

« Ces sœurs appartiennent à l'ordre des Franciscaines Missionnaires de Marie. Elles sont vêtues d'une

(1) Jean-Louis Faure, *Au Grönland avec Charcot*, Ernest Flammarion, éditeur.

admirable robe blanche, tombant en longs plis jusqu'à terre, avec une coiffure rigide qui vient encadrer le visage.

« La Mère, une Française, encore jeune et de physio-



Le trois-mâts *Pourquoi-Pas ?* à Fuglefjord.

nomie distinguée, nous reçoit de la façon la plus avenante. Elle est accompagnée d'une jeune sœur d'origine polonaise, grande, élancée, souriante, et qui semble regarder en elle-même pour n'y trouver qu'innocence et que pureté.

« Je crois avoir, dans une vie déjà longue, donné des

preuves de liberté d'esprit, d'indépendance absolue vis-à-vis de toute forme confessionnelle et de toute philosophie commandée. J'ai vu dans les hôpitaux et un peu partout dans le monde un grand nombre de religieuses, chez lesquelles je n'ai jamais rencontré, je dois le dire, que dévouement, que courage et que charité. Mais je n'ai jamais vu d'apparition semblable à celle des deux Franciscaines perdues dans cette petite maison des îles Féroë. !

« Elles sont quatre ici, dans ce pays de protestants convaincus. Aussi ne songent-elles pas à combattre leur foi, chrétienne comme la leur. Elles savent qu'il faut s'attacher à ce qu'on trouve au fond du cœur plutôt qu'aux formes extérieures. Elles ne sont ici que pour faire du bien. Elles instruisent les enfants. L'année dernière elles en avaient trois. Elles en ont cinquante cette année, de 3 à 7 ans environ (1). Et c'est merveille de voir ces saintes filles, dont les convictions catholiques sont inébranlables, parmi cette population luthérienne, animée elle aussi de convictions non moins inébranlables, demeurer ainsi, aimées de tous et chargées de l'instruction et de l'éducation d'un grand nombre de jeunes enfants !

« Merveilleux résultat de la bonté, de la charité, de la simplicité de l'âme, de la volonté de bien faire, de l'esprit de sacrifice, de la pureté de la vie et pour tout dire en un mot, de la vertu ! »

Des essais de culture sont activement poursuivis ;

(1) L'année suivante il y en avait plus de 60 et les sœurs faisaient construire un dispensaire et une grande école pour en recevoir davantage. Tous ces enfants apprennent le français.

les jardins se multiplient, des pépinières semblent vouloir prospérer.

Tout s'est modernisé, et il y a de tout, sauf des gendarmes et des prisons, car le crime est encore inconnu. Les Féringiens sont toujours de braves gens. L'intérieur restant aride et stérile, les habitations et groupements en villages n'ont de raison d'être que sur les côtes. La capture des baleinoptères, après une période de prospérité, est actuellement à peu près abandonnée. La pêche à la morue reste la véritable et très rémunératrice industrie des îles. Les femmes assurent la préparation du poisson dans des installations devenues des modèles ; presque toute la population s'emploie à les alimenter. Cette pêche à la fois locale et hauturière s'étend jusqu'aux bancs du Groënland occidental que les Féringiens furent les premiers à exploiter. Je me souviens avoir, il y a plus de 12 ans, vainement incité nos pêcheurs de Saint-Malo à accepter l'offre généreuse des Féringiens de les conduire sur ces lieux de pêche où ils auraient alors devancé la concurrence étrangère.

La chasse périlleuse des oiseaux de mer dans les falaises reste un sport, parfois même une ressource.

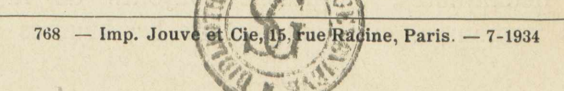
Les bienfaits du progrès, canalisés avec soin, ne rendent cet archipel que plus intéressant. Le Danemark, une fois de plus, peut être fier de son œuvre.

Les Féroë conservent leur charme grandiose qui m'envoûta lors de ma première visite. Les dix-sept îles, tufs et basaltes en amas pyramidaux ou étrangement déchiquetés, surgissent toujours de la mer ; piliers immenses, elles supportent les brumes hautes

à moins que monolithes gigantesques, leurs sommets ne les dominent. Les Sagas des Walkyries sont nées dans ce pays fantastique ; morcelés par le vent qui s'engouffre dans les corridors, nuages et brumes continuent à chevaucher en hurlant autour des sommets, comme les déesses guerrières immortalisées par le génie de Wagner. Les rafales d'une violence inouïe, accès de colère de Wothan ou de Thor, tombent des hauteurs en sifflant et soulèvent des tourbillons d'embruns qui sillonnent la mer. Torrents et cascades en filets ou nappes d'argent se précipitent des montagnes. La noirceur de la tourbe et des balsates est coupée par des taches d'un gazon vert, qui sert de nourriture aux 200.000 moutons sauvages venus on ne sait d'où.

Les oiseaux innombrables nichent dans les falaises escarpées, et, effarés par la sirène des navires s'envolent en nuages bruyants. Rien n'est changé malgré les vingt mille habitants actuels, qui vivent mieux et prospèrent dans cet archipel sinistre mais attirant. Talonnée par un rude climat, la race reste belle, forte, honnête, travailleuse et hospitalière ; son courage est proverbial. Je suis fier et ému d'y avoir conservé tant d'amis.

C'est un des rares endroits habités où je revienne toujours pour n'éprouver jamais aucune désillusion.



768 — Imp. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 7-1934

